Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel . . . . 20,00 NF
Semestriel . . 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 58 — 10 février 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

GRANDES MANŒUVRES

IL ne s'agit pas, le lecteur pourrait le croire, des grandes manœuvres des armées française et espagnole réunies, que le général Ailleret serait allé mettre au point, selon les dernières informations, avec ses collègues de Madrid, manœuvres qui auront lieu probablement au printemps prochain.

Non. Les grandes manœuvres dont nous voulons nous entretenir aujourd'hui sont celles qu'est en train d'effectuer le général Franco dans des directions différentes, visant différents partenaires.

En premier lieu, grande manœuvre auprès de M. Kennedy, à qui il déclare négligemment : « Je considère que le traité hispano-américain, signé en 1953 et qui va expirer cette année, doit être revisé. » Franco estime que les perspectives actuelles diffèrent beaucoup de celles d'auparavant.

En second lieu, grandes manœuvres anglaises. Il se montre tout à fait indigné de l'attitude de la France envers les Anglais sur le Marché commun.

Finalement, grande manœuvre auprès du général de Gaulle, que la presse — toute au « diktat » du dictateur et de son gouvernement — accabla il n'y a pas très longtemps de qualificatifs que « Le Canard Enchaîné » n'aurait pas dédaigné... Et en même temps, M. Frey, M. Couve de Murville et M. Giscard d'Estaing sont invités à venir faire un petit tour à Madrid.

Franco, passé expert dans l'art de faire « joujou » avec tous, cherche à pratiquer le chantage auprès des Américains, auprès de de Gaulle et de l'Angleterre. Chantage auprès de la France, avec la Grande-Bretagne. Il espère ainsi obtenir l'aide de la France pour son entrée dans le Marché commun, d'ailleurs très compromise maintenant, promettant à l'Angleterre son aide pour qu'elle puisse en faire partie à son tour. Auprès des Américains, il brandira l'épouvantail d'un possible axe Bonn-Paris-Madrid, pour que la volonté de Kennedy fléchisse et, encore une fois, l'Amérique monnayera comme il faudra « l'amitié » de l'Espagne franquiste.

Tout cela, diplomatiquement parlant, peut réussir en partie parce que la diplomatie internationale est en pleine décadence; parce qu'il n'y a plus d'hommes intelligents et résolus à la tête des gouvernements qui représentent la fine fleur de la civilisation occidentale.

S'il y avait des hommes politiques à la hauteur, soit en Grande-Bretagne, soit en France, soit aux Etats-Unis, ce jeu suffirait à démasquer Franco et à démontrer qu'il faut, de toute urgence, en débarrasser l'Espagne et tâcher d'établir le dialogue avec des gens plus sérieux et avec un régime pouvant garantir une continuité dans l'avenir.

Le seul pays au monde qui ait eu, depuis 1936, une position solide et intelligente, est le Mexique. Le seul qui n'ait pas reconnu l'Espagne franquiste; le seul qui se soit opposé au franquisme dans toutes les occasions où il fallait. Aujourd'hui encore, au cours de la visite et du voyage de M. Jimenez de Asúa, président de la République espagnole au Mexique, où il est allé faire une tournée de conférences à travers les Etats-Unis mexicains, le Président López Mateos et les représentants de son gouvernement, ont déclaré que le Mexique ne reconnaîtra d'autre régime légitime en Espagne, que celui que s'était librement donné le pays, c'est-à-dire la République.

Voilà une position nette et claire, juridiquement irréprochable. L'Espagne était, par la volonté du peuple qui s'était exprimée suivant la procédure admise par la démocratie, une République. Elle n'a pas cessé de l'être, le régime franquiste étant une dictature imposée par la violence et après une guerre civile que Franco n'aurait jamais gagnée sans l'aide de l'Italie fasciste et de l'Allemagne hitlérienne. Cela est clair; il n'y a pas, en jurisprudence internationale, d'arguments pouvant démolir une telle réalité. La théorie fallacieuse du Pouvoir « de facto », qui à la longue devient Pouvoir « de jure », ne tient pas debout. Ou alors, elle est aussi valable pour la Chine de Mao-Tse-Toung, et le monde occidental soutient et ne reconnaît, cependant, d'autre Chine que celle de Tchang-Kaï-Check.

Les grandes manœuvres du général Franco, s'il restait un gramme de respect et de pudeur dans le monde de la politique et de la diplomatie internationales, devraient finir par un cuisant échec... Il devrait être pris à son propre jeu. Jeu dangereux qui pourrait, qui devrait lui coûter le Pouvoir. Mais « les choses étant ce qu'elles sont » et les hommes étant ce qu'ils sont, on ne peut se faire trop d'illusions.

SUR L'ESPAGNE

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

(Suite)

Nous pouvons dire en ce qui concerne l'Espagne, ce que « Nouvelles du Mouvement Syndical Libre », organe de l'A.F.L.-C.I.O. (Fédération Américaine du Travail), écrit sur la Hongrie dans son numéro de décembre dernier : « En dépit de tous leurs efforts, les communistes hongrois ne peuvent satisfaire les demandes présentées dans les résolutions des Nations Unies : des élections libres, la reconnaissance et l'application des Droits de l'Homme, tels qu'ils ont été proclamés dans la Charte des Nations Unies au profit du peuple hongrois tout entier et non pas seulement pour les membres du parti communiste ou la « nouvelle classe » privilégiée. La liberté d'association n'existe pas en Hongrie, ni le droit de circuler librement; l'espoir qu'une amnistie générale serait accordée aux prisonniers politiques a été déçu, le peuple hongrois se voit encore refuser des élections libres et le régime à parti unique continue, bien que ce parti, ses dirigeants l'admettent, ne représente qu'une portion infime du peuple hongrois ». Changez hongrois par espagnol, communiste par phalangiste, et vous aurez un aperçu réel de la tragédie qui s'est abattue sur l'Espagne il y a presque un quart de siècle. Ce que l'on demande pour la Hongrie on doit aussi l'exiger pour l'Espagne : le peuple espagnol le mérite autant que le peuple hongrois et les instances internationales se doivent d'agir pour que triomphent **partout** la justice, la liberté et la démocratie.

Nous connaissons le présent et il est juste de nous demander quel avenir est réservé à notre peuple. Pour les classes privilégies espagnoles et le capitalisme occidental, la solution idéale serait la monarchie. Don Juan ou Don Juan Carlos, des petits rois qui laisseraient tout en place, qui tenteraient un simulacre de démocratie et qui n'agiraient que sous le contrôle et le « dictat » de ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, sont les véritables maîtres de l'Espagne. Mais le Caudillo n'est pas « chaud » pour cette solution : il veut tout ou rien, même si le roi ne devrait être que son valet. C'est pourquoi le « Boletin Oficial » du Conseil privé du prétendant a publié, sous la signature du poète et écrivain José María Pemán, un communiqué dont voici quelques extraits, parus dans l'édition européenne du « New York Heral Tribune » du 8 janvier : « Maintenir notre roi éloigné de son peuple est une situation qui ne peut continuer. Aujourd'hui, la situation est bien pire qu'il y a quelques mois et tout est mis en œuvre pour que le peuple espagnol soit dans l'ignorance la plus complète en ce qui concerne les activités de notre roi. L'Espagne a un roi, mais elle n'a pas de monarchie, et cette situation ne peut plus se prolonger sans qu'elle cause de graves préjudices au peuple espagnol. »

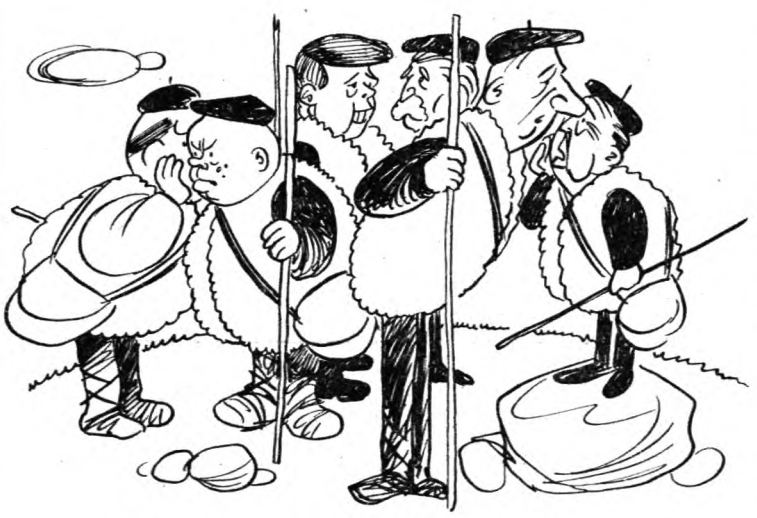
Comme vous le voyez, le « roi » bouge et prétend coiffer sur place « sa » couronne. Mais l'avenir de l'Espagne, quoiqu'en disent ou en pensent les privilégiés de la péninsule et les capitalistes d'Occident, ne peut et ne doit pas être la monarchie d'un quelconque Don Juan. L'Espagne doit aller de l'avant avec un régime prêt à innover et qui ne soit, sous aucun rapport, la continuité déguisée du franquisme. Il est indispensable que tous ceux qui luttent contre le franquisme, à l'extérieur comme à l'intérieur de nos frontières, fassent tout leur possible pour que le peuple espagnol soit en mesure de tracer son destin, sans qu'il lui soit imposé par les intérêts capitalistes d'un monde qui n'hésite pas à sacrifier un peuple s'il doit y trouver un avantage certain au point de vue économique, politique, militaire ou autre.

Nous savons que l'avenir du peuple espagnol ne sera pas, et de loin, celui que nous lui souhaitons, mais il doit se forger dès à présent dans un acier qu'il ne soit plus possible de tordre ou de façonner à l'encontre des espoirs et des intérêts de la collectivité ibérique; dans l'attente d'un monde meilleur et plus juste, il faut que l'Espagne puisse vivre en liberté au sein d'une communauté où chacun des groupes ethniques ait le droit de jouir de ses droits, sa culture, sa langue et son folklore; d'une collectivité où la justice sociale, les libertés d'association, de la presse et de réunion soient assurées; d'un ensemble qui s'attaque aux privilèges millénaires pour que le progrès soit possible et qui, sans aucune hésitation, soit disposé à entreprendre les réformes indispensables (agraire, de l'enseignement, industrielle, des rapports entre l'Eglise et l'Etat, etc.), de telle manière que l'avenir du citoyen soit assuré et qu'il ne soit plus possible de revenir en arrière ou de voir quelques militaires sans honneur s'attaquer aux conquêtes d'une communauté qui aurait choisi, une fois pour toutes, le chemin du renouveau et de la vraie démocratie.

En Espagne et hors de nos frontières, la lutte contre le franquisme doit revêtir, selon moi, le caractère d'une lutte qui ne peut se terminer que par la victoire de ce qui est juste et indispensable à la « renaissance » espagnole. Ni Franco ni Don Juan, ni dictature ni monarchie, mais démocratie, fédéralisme, justice sociale, réforme de tout ce qui a freiné l'élan de notre peuple vers le progrès et le bien-être; voici ce que doit être l'avenir espagnol et ce à quoi nous devons apporter, dans la mesure de nos possibilités, un appui constant et positif. Par rapport aux buts que nous nous sommes fixés, tout ceci ne serait qu'un commencement : faisons de notre mieux pour aider à le mettre en route, afin d'ouvrir au peuple espagnol les plus larges perspectives et à notre organisation, à nos idéaux d'émancipation, la possibilité d'aller de l'avant vers la progressive réalisation de tous nos espoirs.

A. TARRAGO

Paris, janvier 1963.



— Quand les bergers se réunissent... malheur aux agneaux.

Tant que la majorité de l'humanité est prisonnière de la superstition qui lui fait croire que le pouvoir est facteur de progrès, qu'il faut conquérir ce pouvoir pour réaliser de belles idées, il n'y a rien à faire, il y aura toujours des luttes, des guerres éternelles, des guerres de classes, des guerres internationales et même — en rêve — des guerres interplanétaires. L'éternité de la guerre.

Nicolas STOINOFF.

(« Un centenaire bulgare parle »).

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

ESPAGNE : VERS L'EGALITE DES DROITS ENTRE CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

MADRID (U.P.I.). — De source bien informée, on annonce qu'il est possible que les protestants espagnols se voient prochainement reconnaître l'égalité des droits avec les catholiques.

On précise, en effet, de même source, que la récente conférence des métropolitains espagnols a décidé de ne pas élever d'objection contre le « projet de loi sur l'émancipation des protestants » qui avait été mis au point par le ministre des affaires étrangères, M. Castiella, projet de loi qui prévoit notamment que les protestants pourront avoir leurs propres écoles et procéder à des distributions de bibles (distribution qui leur était interdite depuis la fin de la guerre civile espagnole). Une seule interdiction, aux termes du projet de loi, subsisterait à l'encontre des protestants : celle de faire du prosélytisme (le concordat signé entre Madrid et la Cité du Vatican, en 1953, interdit, en effet, au gouvernement espagnol de donner aux protestants l'autorisation de se livrer à des activités de prosélytisme).

Toujours de même source, on annonce que l'archevêque de Saragosse, Mgr Morillo a quitté l'Espagne pour Rome, pour informer le Vatican de l'accord intervenu à la conférence des métropolitains. Cet accord ne sera pas rendu officiellement public avant que le Saint-Siège l'ait approuvé.

(On estime qu'il y a environ 30.000 protestants en Espagne, appartenant soit à l'Eglise réformée espagnole, soit à l'Eglise évangélique espagnole, soit à l'Union espagnole évangéliste-baptiste. Ces différentes Eglises disposent de 119 chapelles où officient 117 pasteurs, d'un séminaire et d'un orphelinat).

Que ne ferait-on pas pour obtenir l'appui et la sympathie des Anglais et des Américains ! Bien

(Suite en page 8.)

COMMENTAIRES

ANTE LA EVENTUAL RENOVACION del tratado Hispano-Yanqui

En el próximo mes de septiembre finalizará el período de diez años durante el cual ha tenido vigencia el tratado de asistencia económica y militar, firmado en 1953 entre el gobierno de EE. UU. y el de Franco. Una de las cláusulas esenciales del tratado consistía en el alquiler de bases militares a los EE. UU. en territorio español.

Dicho tratado fué firmado, de una parte, por los representantes del presidente Eisenhower, ex-jefe supremo de los ejércitos aliados en la última guerra mundial, guerra que, según la promesa solemne formulada por los «grandes» de la época, debía acabar con todo vestigio fascista y colocar a todos los países en situación de poder elegir libremente el sistema de gobierno de su preferencia y, de otra, por los representantes del gobierno de Franco, último engendro de Hitler y Mussolini que, pese a que la guerra mundial había terminado en 1945, aun se mantenía en pie en 1953, sin haber dado la posibilidad al pueblo español para que se pronunciara libremente en cuanto al sistema de gobierno de su preferencia. En tales condiciones, el tratado en sí suponía un acto inverosímil, absurdo, incongruente y monstruoso, tanto desde el punto de vista político como moral.

CONSECUENCIAS DEL TRATADO

Las consecuencias de este acto monstruoso debían correr parejas con la monstruosidad que el mismo implicaba. Por lo general todo pacto o tratado tiende a que con él se beneficien las partes contratantes o, como mínimo, aquella de las partes que, por su potencialidad física, moral, política o económica, se encuentra en situación de imponer condiciones. En tal situación se hallaban en la circunstancia que nos ocupa los representantes de los EE. UU. Pero en este caso concreto, tanto los EE. UU. como España, no solamente se han beneficiado con el tratado, sino que han salido profundamente perjudicados. España, porque no es en su nombre ni teniendo en cuenta los intereses del pueblo, que Franco o sus representantes lo firmaron. Porque con la firma del tratado fué robustecido el poder de Franco, ya que se hallaba titubeante. Porque las aspiraciones de bienestar y libertad, tan caras al pueblo español, defendidas con tanto tesón y heroísmo durante cerca de tres años de contienda interna, saliendo al paso de la sublevación fascista acaudillada por Franco, sublevación que costó a España un millón de muertos, fueron sacrificadas ante el altar de la estrategia militar estadounidense. Mal, muy mal pagó el gobierno de Eisenhower la sangre vertida por los antifascistas españoles en los campos de batalla de Europa, luchando al lado de los ejércitos aliados, en cuya acción liberadora de todo vestigio fascista tantas esperanzas cifraron.

Los EE. UU., por su parte, han salido igualmente perjudicados con la firma del tratado, porque, tras no haber cubierto ningún objetivo previsto por su estrategia militar, ha sido una operación desastrosa que ha minado su crédito político y su autoridad moral ante la opinión pública del mundo entero, como veremos más adelante.

¿Quién se ha beneficiado, pues, con la firma de ese tratado? Los hechos tal cual pueden apreciarse de la forma más objetiva, demuestran palmariamente que los únicos beneficiarios han sido Franco y los comunistas. Es decir, el representante de los totalitarismos contra los que se hizo la última guerra mundial, que debían ser totalmente barridos con el triunfo de los aliados, y los representantes del otro totalitarismo, contra el que las democracias se pusieron más tarde en pugna y que desde hace más de diez años intentan combatir.

EE. UU., SU ANTICOMUNISMO O EL JUEGO DE GANAPIERDE

Es evidente que para el gobierno de Eisenhower la firma del tratado con el gobierno de Franco se inscribía en el cuadro de la lucha contra el comunismo. Como es evidente también que no parece sino que los representantes de los EE. UU. jugaran en este caso a ganapierde, dados los efectos contrarios al fin que declaraban querer alcanzar, que ha producido su acción. Veamos:

Desde el punto de vista de la estrategia militar, las bases instaladas en España han sido de una inutilidad perfecta. Esa inutilidad será todavía mayor de aquí en adelante, si tenemos en cuenta la nueva aplicación de instalaciones submarinas para las armas nucleares, y sobre todo, si no se pierde de vista y se ha de dar crédito a la política de coexistencia pacífica, que tanto el uno como el otro bloque están propagando, así como al hecho que deriva del equilibrio de fuerzas, lo que hace improbable y casi imposible el desarrollo de una guerra atómica. Entonces, ¿qué necesidad tiene EE. UU. de esas instalaciones en España, cuando incluso las retira de Marruecos y de Turquía, todo y siendo, esta última por lo menos, una posición mucho más estratégica que la de España?

Desde el punto de vista psicológico, la operación se salda para los EE. UU. por un completo desastre. Norteamérica gozaba antes de la firma del tratado de las simpatías del pueblo español, que veía en los norteamericanos y en su sistema los respaldos más acreditados para ayudarle a obtener su liberación. En la actualidad vé en los yanquis una especie de fuerzas de ocupación, que además constituyen el sostén más firme de la tiranía que les oprime, y la simpatía se ha trocado en repulsión.

Desde el punto de vista táctico, la operación «tratado» no puede ser más negativa, pues con ella no se ha conseguido más que hacer prosperar aquello que se decía querer combatir: el comunismo. La operación se presta a maravilla para presentar a EE. UU. como el sostén de la dictadura en España y de ese hecho sus representantes pierden toda fuerza moral para oponerse a otras dictaduras. En estas condiciones, el comunismo tiene en España campo abonado para desarrollar sus campañas antiamericanas, puesto que América es aliada de Franco.

Y como el razonamiento del pueblo es simplista, su conclusión es fácil: América está a favor de Franco; Franco está en contra de Rusia y nosotros estamos en contra de Franco. Entonces nosotros no podemos estar más que en contra de América y en favor de Rusia. Es de ese modo que el comunismo en España, lejos de ser contrarrestado, está ganando posiciones tanto en efectivos como en crédito y simpatías. Y es que el comunismo encuentra siempre mejores condiciones de desarrollo allí donde no pueden manifestarse libremente las organizaciones libertarias o democráticas. De ahí su interés en que dichas organizaciones no puedan reconstituirse y manifestarse públicamente. La existencia del régimen de Franco en España, viene, pues, a los comunistas, como anillo al dedo. Y EE. UU., en eso, les hace el juego a maravilla. De las declaraciones de los propios comunistas españoles se desprende esta conclusión. En una encuesta realizada recientemente por su revista «Nuestra Bandera», núm. 34, se declaran abiertamente opuestos a la reconstitución de las sindicales clásicas, y favorables a operar como grupos de oposición en el seno de los sindicatos verticales. ¿Se ve, pues, cuáles son las organizaciones y sistemas más permeables a la infiltración y al desarrollo de los comunistas?

Desde el punto de vista político, la operación «tratado» es, además de desleal y perversa, de resultados ruinosos para los EE. UU. Con ella han comprometido su crédito y su porvenir en España, puesto que han respaldado a fuerzas enemigas, que además caminan hacia el ocaso, volviendo la espalda a los sectores amigos que es a quienes pertenece el porvenir.

Por otra parte, la proyección que, por su historia y por su lengua, está llamada a ejercer España en América Latina, no puede operarse mientras exista el régimen de Franco, más que en el sentido de trasplantar en América, bien sea por acción, bien por reacción, sistemas totalitarios como el de Trujillo, el de Perón, el de Pérez Jiménez o el de Castro. No creemos que toda esa gente y sus sistemas puedan ser considerados por los Estados Unidos como aliados seguros y leales, como tampoco el dictador de España puede ser considerado un aliado leal y seguro por parte de nadie. Toda su historia está plagada de cobardías, de traiciones y deslealtades. En el plano interior fué cobarde al no atreverse a defender la Monarquía el 14 de abril del 31; fué traidor con la República, al sublevarse contra ella en Julio del 36, después de haberle prestado juramento de fidelidad, y más tarde fué desleal con la Monarquía nuevamente, al no cumplir el compromiso de restituir sus instituciones.

En el plano exterior, sirvió a Hitler y Mussolini y combatió a las «podridas y decadentes democracias», de las que hoy simula ser aliado.

¿Qué pirueta ejecutará mañana? ¿Puede alguien confiar en un aliado de esa naturaleza? Los EE. UU., al firmar el tratado que nos ocupa, posibilitaron la pervivencia de un régimen que les es adverso por principio, que está representado por hombres versátiles, y que camina irreversiblemente hacia un ocaso ya muy próximo. La operación no podía ser más catastrófica.

MIRANDO AL PORVENIR

Una de las estipulaciones del tratado firmado en septiembre de 1953, establece que si seis meses antes de finalizar su vigencia (diez años) no es denunciado por ninguna de las partes afectadas, se procederá a su reconducción pura y simple por cinco años. El gobierno franquista, considerando que la actual coyuntura política le es favorable, ha solicitado su revisión, a fin de obtener ventajas suplementarias. ¿Aceptarán los EE. UU. dar satisfacción a tales pretensiones? ¿Cometerán la torpeza, el error político de prorrogar pura y simplemente la validez del tratado?

Si Kennedy y su joven equipo, teniendo presente la razón de Estado, respondieran positivamente a esas formulaciones, cometerían una torpeza política de graves consecuencias para la democracia que dicen representar y para España. De más graves consecuecias para la democracia que para España. Porque España se liberará de cualquier modo de la tiranía que la oprime, pero difícilmente podría restablecerse en su suelo ese género de democracia. Y es que hay cosas que pueden hacerse en nombre del absolutismo, pero no en el de la democracia.

Mas, si por el contrario, John Kennedy tiene en cuenta la razón pura; si quiere ser fiel a los compromisos adquiridos en el curso de la última guerra mundial por los hombres de su partido que le precedieron en la Casa Blanca; si no quiere seguir la política tortuosa, torpe y erizada de peligros de Dulles y Eisenhower; si quiere cortar por lo sano, o por lo menos poner freno a las maniobras y a las trampas que le tiendan los vejestorios que pretenden imponer a Europa una política rutinaria y en desuso; si no pierde de vista que Franco es uno de esos vejestorios que no tiene ya mucho tiempo por delante y que su régimen no tiene sucesor posible; si es verdad que preconiza una política audaz y progresista a tono con los tiempos que vivimos, capaz de promover la simpatía y el entusiasmo de las nuevas generaciones, que son las solas que pueden interpretar su época; si quiere ser el eje de esa política; si no quiere que Kruschev siga exhibiéndose en exclusiva en el plano internacional, como defensor de la democracia española; y si, finalmente, tiene en cuenta los catastróficos resultados del tratado que hemos dejado enumerados, entonces, es incuestionable que, aprovechando la coyuntura que le brindan las exigencias franquistas, responderá categóricamente **NO** a esas exigencias y dejará pura y simplemente sin efecto el mencionado tratado. Con ello, la causa de la justicia y la libertad sería fortalecida. El crédito de los EE. UU. y de la democracia, recobraría prestancia. La tiranía franquista recibiría un rudo golpe.

Propiciamos la eclosión feliz de ese hecho, por los medios que tengamos a nuestro alcance, sin hacernos, sin embargo, excesivas ilusiones en su resultado final, convencidos de que no será por ese solo procedimiento que España podrá verse libre de la tiranía que le oprime y cerrar el paso a la instauración de otras tiranías que ya empezamos a otear en el horizonte.

J. BORRAZ

Toulouse. enero 1963

ACTOS PUBLICOS

CONFERENCIA EN BEZIERS

El domingo, día 17 de febrero, a las nueve y media de la mañana, se celebrará en el local social la tercera conferencia del ciclo a cargo del compañero V. Llansola, tratando sobre el tema «¿ Adónde va el Sindicalismo ?»

La conferencia será pública y se invita al mismo tiempo que a todos los compañeros de los pueblos circunvecinos, a todos aquellos que se preocupan de las inquietudes de las nuevas generaciones y tratan de superarse.

Esperamos de todos la máxima y puntual asistencia.

CHARLA COMENTADA EN ROANNE

Para el día 17 de febrero, a las cuatro de la tarde, en el centro social de la F. L. sobre : «La C.N.T., el Sindicalismo y España», a cargo del compañero R. Oriol.

Como de costumbre, el acto es público y se invita especialmente a los españoles recién llegados de España.

COLOQUIOS EN LA REGION RHONE-LOIRE

Continuando los iniciados coloquios, el próximo se celebrará en la Local de Venissieux el día 10 de febrero a las diez de la mañana. Su tema será: «¿Cumple la C.N.T. de España su misión en el exilio?»

Ponente, el compañero Fontaura. El mismo es prolongación del efectuado en el local de Oullins el día 27 de enero.

Dia tras dia

UNA CONDICION INFRAHUMANA

CIERTA noticia de Prensa, poco comentada en estos momentos en que tantos problemas MAYORES preocupan al mundo, ha dado cuenta del suceso producido en un Estado brasileño.

En población cercana a Río de Janeiro, los policías encargados de conducir los mendigos recogidos por la ciudad, en vez de llevarlos a un asilo, los precipitaban tranquilamente en el Rio da Guarda.

Un transeunte, oyendo los gritos de una mujer que había podido cogerse a unos arbustos y, después de horas de desesperada lucha contra la corriente, al hacerse de día, consiguió que su voz llegara a oídos de un ser humano, ha descubierto el crimen. Recogida la infeliz, se encontraron los cadáveres de tres ahogados más.. Poco a poco, en el curso de la investigación ordenada, han aparecido nuevos cuerpos en el río y se ha descubierto que sólo se trataba, en suma, de las últimas víctimas de una serie de hechos parecidos: ahogados que aparecían, cuyos cuerpos eran llevados al depósito de cadáveres y enterrados sin más averiguaciones.

Por otra parte, este hecho ha sido seguido de una serie de denuncias formuladas contra el gobernador del Estado de Río de Janeiro, Lacerda, al que se hace responsable de la desaparición de numerosos presos políticos, de torturas y de malos tratos prodigados a esos mismos presos políticos, detenidos, la mayor parte, bajo la acusación de «castristas». Sabido es que, en América latina, todos los agitadores, todos los que protestan contra injusticias y brutalidades del Poder, son calificados de «castristas», como en España lo son de comunistas.

Este hecho BANAL — ¡que es la muerte de unos centenares de mendigos, LIBERADOS de la pesada carga de la existencia por los paternales buenos servicios policíacos! — evidencia, de forma descarnada, la realidad de toda la América latina.

Para nosotros, europeos; hasta para nosotros, españoles, habituados a ver espectáculos de miseria en las regiones pobres de España — Extremadura, la Andalucía del Norte, parte de Galicia, parte de Castilla — no podemos, sin embargo, formarnos ni una idea aproximada de lo que es la condición infrahumana de millones de seres en América.

En el Brasil, en el Perú, en México, en Bolivia, en Colombia, en Venezuela, en Nicaragua, en Guatemala, en el Ecuador, en la propia Argentina, hay masas humanas que no poseen absolutamente nada; que no pueden adquirir absolutamente nada, porque ni aún el derecho de vender sus brazos o de prostituir su cuerpo tienen. No se pueden vender los brazos, porque no hay posibilidad de trabajo. No se pueden prostituir las mujeres, porque en ese medio misérrimo ni el instinto puede ser satisfecho a base de un valor de cambio. Es la miseria total, negra, rotunda, inimaginable. Es la mendicidad en las más increíbles condiciones. Es la búsqueda cotidiana del mendrugo de pan que contente el hambre; de la cueva, del rincón, del puente que sirva de abrigo para millares de seres.

No hay posibilidad de trabajo para esas masas de parados forzosos permanentes. No hay leyes sociales, salvaguardia de derechos, medidas para convertir en humana la condición de estos hombres.

Y ellos, por su parte, se han habituado de tal suerte a esta vida de perros abandonados, que en ella nacen, crecen, se reproducen y mueren... Los policías brasileños que puedan ser molestados en el curso de la investigación ordenada, podrán decir tranquilamente:

—¡Nosotros creíamos hacerles un buen servicio, ahogándoles!

Como creemos hacer un bien, suprimiendo un gato o un perro enfermos, sentenciados a morir en plazo breve. No hay la misma medida ética, no hay la misma escala y calibración de valores en un universo que en otro.

Pero cuando alguien toma conciencia de su horrenda suerte; cuando surgen, en Brasil, o en Bolivia, o en el Perú, las protestas entre este intrapueblo, entonces los fusiles de la fuerza armada funcionan; los agitadores son calificados de «castristas»; unos cuantos fusilados más, unos cuantos presos más, unos cuantos ahogados más, ¡qué importa al mundo!

El mundo anda preocupado con las partidas de poker de M. de Gaulle, los conflictos conyugales de Jayne Mansfield o de Brigitte Bardot; las bodas de príncipes o las trifulcas en torno al Mercado común. Una noticia como esta del Brasil, como otras procedentes de otros míseros pueblos americanos, no retiene la atención pública...

La condición infrahumana de millones de hombres, se prolonga por la deshumanización de las conciencias; porque el hombre moderno, el hombre CIVILIZADO, ha enajenado a su vez la condición humana.

Federica MONTSENY

REPORTAGES

Desde Yanquilandia

La "F. A. del T." quiere decir Federación Americana del Trabajo

— I —

El compañero Juan Alvarez Ferreras me dice que el titular de mi último trabajo aparecido en el número 53 de ESPOIR *«La F.A. del T. trata de ocultar su racismo»*, él que ya está versado con los nombres de las organizaciones sindicales de este país lo comprende, no obstante no comprender ni saber la ideología de la Central obrera conocida por «Nights of Labor», ni comprender el significado de las siglas de algunos Sindicatos nacionales e internacionales de este país, a los que en el curso de mis crónicas hago mención. Y dice Ferreras que en Francia (él ha nacido en París), donde están la mayoría de los lectores de ESPOIR, por hallarse en ultramar, no siendo los muy versados en la historia del movimiento obrero mundial, muy pocos lo entenderán. Y a lo dicho por Ferreras con repecto a Francia, yo lo hago extensivo al Africa, Hispanoámerica y otros países donde ESPOIR tambien cuenta con gran número de lectores.

Para hacer más comprensible a aquellos que no hayan comprendido algo de algunos de mis artículos, haré aquí una pequeña explicación del significado de los titulares y anagramas de los Sindicatos nacionales e internacionales y de las Centrales generales sindicales de escala nacional e internacional mencionadas en el número 53 de ESPOIR. Tambien haré un pequeño bosquejo de las demás Centrales sindicales que han existido en este país y que no mencionaba en mi trabajo arriba aludido. Desde luego, debo advertir que no soy historiador ni sociólogo para hacer una difinición exacta de sus ideologías y sus fines.

⁂

Dice un refrán popular que «allí donde se da el mal, se da el remedio». Pues bien, de todos es sabido que donde primero surgió la industria moderna fué en Ingleterra, y debido a su situación geográfica privilegiada, al estar aislada de las perennes luchas interseñoriales de los regímenes feudales continentaleuropeos (1); debido a sus grandes yacimientos de carbón y minerales metálicos; y debido tambien a la superioridad adquirida sobre el dominio de los mares por la Bella Albión, fué allí donde, con la industria, se desarrollara con mayor apogeo el capitalismo. Y como éste intensificara y extensificara más y más la explotación de los obreros, a medida que éstos se iban desligando de las previas artesanías, para atajar «el mal» surgió «el remedio»: las sociedades mutualistas y de resistencia de los obreros, ascendientes núcleos embrionarios de los modernos sindicatos contemporáneos.

Al inglés siguióle en desarrollo industrial su vástago, el yanqui, que no tardó mucho en sobrepasarle. Alemania, Francia, Italia, España y otros países, los siguieron a la zaga. Y, a medida que en Yanquilandia y en los otros países, se iba desarrollando la industria y la explotación capitalista, iban surgiendo —como en Inglaterra— las sociedades de resistencia, embriones de los sindicatos de nuestros días.

En Estados Unidos, los obreros, si no en detalle, sí en líneas generales, organizaron sus sindicatos teniendo como patrón a las «trade-unions» de sus ascendientes, los ingleses, y, al revés que los obreros de los paises latinos que, siguiendo la pauta de los obreros franceses, llamaron a sus organizaciones económicas «sindicatos», ellos las llamaron «uniones», que es un apoque de «trade-unions». Por lo tanto, en EE. UU., como en la mayoría —si no en todos— los paises de la Comunidad Británica (2) «union» significa exactamente «sindicato».

Por C. DE LA MONTAÑA

⁂

Al escribir «A.F. del T.» tenía en mientes dos cosas: una, decir el máximo en el mínimo de espacio; otra, ser fiel en la traducción, pues es el titulo que, en inglés, portaba el trabajo de Jack Reyner que transcribimos, y en la traducción, si se hallen siglas y anagramas que, por desconocer el ambiente sindical americano, no dicen nada a muchos lectores del semanario, es también por hacer una traducción lo más fiel posible.

«F.A. del .T.», como decimos en el encabezado de este trabajo, quiere decir Federación Americana del Trabajo, del Inglés «American Federation of Labor» (A.F.L.). Es la cuarta Central fundada en EE. UU. —en 1886—, la que hasta la fecha ha tenido más larga vida y mayor número de miembros —ocho millones—; la organización sindical típica de Yanquilandia y la más conservadora, burocrática y reaccionaria de todas las Centrales del mundo. Es presidencialista, y su presidente actual, George Meany, es el tercero. Samuel Gompers fué el primero, desde el año 1886 de su fundación hasta diciembre de 1924 en que murió a la edad de 74 años. Le sucedió William Green y tambien ostentó su presidencia hasta su muerte, acaecida en noviembre de 1953. El primero, Gompers, duró en la presidencia 38 años; el segundo, Green, también duró 29 años, y si no se hubieran muerto aún serían presidentes.

En 1933, al tomar Roosevelt la presidencia de la nación, se hallaba el país en lo más agudo de la crisis económica que durara desde el año 1929 al 1939. Tratando de revivir la economía, proclamó su Plan de Rehabilitación conocido por el Aguila Azul, y al ser este plan declarado inconstitucional por la Suprema Corte de Justicia, el Congreso pasó la Ley Nacional de Relaciones Obreras. Animados por esta legislación obrera, los obreros americanos acudieron a los Sindicatos para defender sus salarios y condiciones de trabajo; pero se encontraron los no adiestrados en algún oficio que no tenían cabida en la F.A. del T. por lo obtuso de su gremialismo. En 1935 se forma el « Committe for Industrial Organization» (C.I.O.), o sea un Comité pro Organización industrial con la intención de organizar las industrias pesadas del país: el acero, los automóviles, etc., etc. Y como los Sindicatos que integraban este Comité fueran expulsados de la F.A. del T., se constituyeron en Central aparte bajo el nombre de «Congress of Industrial Organizations» (Congreso de Organizaciones Industriales).

Continuará

Información de Cuba

Firmeza y carácter del pueblo cubano frente a la dictadura Castrista

Ante los graves acontecimientos políticos y belicistas que con motivo de la cuarentena sobre armas ofensivas impuesta por los EE.UU. a Cuba, además de la profunda crisis abierta entre Fidel Castro y su equipo gubernamental que tiraniza y sojuzga al pueblo cubano, hizo que la resistencia cubana se mantuviera a la espectativa desde el día 24 del pasado Octubre, día en que el dictador cubano diera la orden de estado de alarma y movilización general y, en espera de los posibles acontecimientos de suma gravedad e importancia que todo el pueblo cubano esperaba se produjesen, demoraron el envío de noticias para el exterior.

Hoy, despejado el panorama en lo local e internacional respecto a Cuba con la retirada de las armas ofensivas impuesta por los EE. UU. a los gobernantes del Kremlin y fieles a nuestro propósito de informar, damos paso a la reseña de aquellas noticias que ocultó la prensa, radios y televisión Cubana, asi como el criterio y pensamiento del pueblo cubano sobre lo que ya dejo de ser crisis política cubana para convertirse en crisis Latino-Americana.

Siempre fuimos del criterio, que los problemas políticos, sociales y económicos de cada pueblo, pertenece por entero resolverlos a los naturales de cada país, como es el problema de España, como es el problema de Portugal, y como hoy el problema de Cuba no puede ser una excepción. A ella la corresponde pues, desembarazarse, luchar sin tregua hasta que consigan el derrocamiento de la dictadura Castro-comunista que padecen, como ya lo hicieron con la de Machado y Batista y ha de hacerlo con su esfuerzo, sacrificio y tesón contra la dictadura comunista que hoy sufre el pueblo cubano, sin confiar demasiado en la ayuda que la puedan ofrecer potencias exteriores.

Pero dado las circunstancias con que este pueblo ha de luchar para desembarazarse de Castro y el bloque comunista, que ha impuesto su sistema de terror y de crimen en el país, por la escasa y torpe visión, cuando no por complacencia o cobardía de las llamadas democracias de Latino-América, ha hecho tenga que repegarse en un cambio de táctica, sin renunciar en ningún momento a la lucha, con esa fe que le dá la fuerza y razón de su ser.

No importa que el régimen rojo con el que tiene que enfrentarse cada día con mayor crudeza, imponga el terror, fusile, asesine o mate de hambre, proseguirá en su lucha hasta vencer o morir por la causa de la libertad. Para bata'la tan desigual usará del arma más eficaz, como lo es el sabotaje en la producción, arma legítima que nadie podrá arrebatar. No quieren decir por ello, dejen de estimar y requerir la ayuda solidaria y desinteresada de otros núcleos y pueblos, pero no a cambio de que se desconozca o se hipoteque su sacrificio y su personalidad de pueblo dispuesto a determinar su futuro. Ello han de tenerlo presente los organismos y exilados cubanos, que todo lo ven a la distancia del color de rosas, cuando han de evitar con su actividad se extrangule y sacrifique el ansia de libertad de este pueblo, actor involuntario en la tragedia de vida o muerte a la que se le ha llevado, como lo fué el pueblo español y lo es hoy en su tragedia y en su lucha por la libertad, el pan y la justicia política y social de España. Como el pueblo español, el pueblo cubano no admitirá ninguna componenda de hecho consumado que no sea la total liquidación de la dictadura roja de Castro.

LA MOVILIZACION Y SUS CONSECUENCIAS

Está más que probado que una movilización militar, como la ordenada por Fidel Castro el 24 de Octubre pasado, de cerca medio millón de hombres, lleva aparejado, en primer término, disponer de una producción normal asegurada, además de contar con un buen pertrechado almacén de víveres para el abastecimiento militar y civil, pero en Cuba lo uno y lo otro hace tiempo que no existen. Por lo que la movilización y permanencia en trincheras de la milicia tuvo facetas trágicas en muchos casos, al extremo, que en varios frentes, se pasó la tropa hasta tres y cuatro días sin comer, produciéndose conatos de rebeldía y deserciones en proporción alarmante a pesar del terror impuesto por los mandos de tirar por la espalda y paredón de fusilamientos en profusión. Esta situación y otras muchas cosas que se irán conociendo, dió lugar a tener que conceder por los mandos militares licencias de, 10 y 24 horas a milicianos, para que fuesen a comer a sus casas, dándoles ordenes severísimas de no divulgar nada concerniente a los frentes, so pena de ser fusilados inmediatamente.

La movilización tuvo dos facetas: primero, se incluía a todos los militares ya avezados y entrenados en el arte de la guerra; segundo, se trata de un organismo de nueva invención por los sicarios del régimen, conocido por el nombre de «Defensa Popular», donde enrolaron y armaron a toda persona útil, mujeres y adolescentes de 10 años para arriba, en un alarde de exaltación belicista de contornos ridículos.

(Continuará)

Noticias internacionales relacionadas con España

LLEGADA A MEJICO DE D. LUIS JIMENEZ DE ASUA

MEJICO (OPE). — El día 6 llegó a Méjico D. Luis Jiménez de Asúa, Presidente de la República española en el exilio, para dar un ciclo de conferencias sobre temas de Derecho Penal en diversas Universidades del país.

El señor Jiménez de Asúa y su esposa fueron recibidos en el aeródromo de la capital de Méjico, por el señor Martínez Feduchy, Ministro Encargado de los asuntos de la República Española y personal de la Embajada, y por diversas autoridades y personalidades políticas y universitarias mejicanas. Enviados especiales de los periódicos visitaron al ilustre penalista y hombre de Estado pidiéndole declaraciones. Manifestó, entre otras cosas, su disentimiento con el señor Ridruejo cuando éste habla de la «Monarquía puente». Para él, no hay otra solución que la República. «La Monarquía pudo haber sido — ha dicho — la forma de vida para España en los años 45 y 46, cuando las Naciones Unidas declararon un boicot contra el régimen franquista. Boicot que concluyó al ser aceptada España en el seno de la O.N.U. gracias a que la Unión Soviética no ejerció el derecho de veto que pudo haber impedido para siempre la entrada de España en el sistema mundial, mientras estuviera Franco en el Poder.»

El señor Jiménez de Asúa fué obsequiado con una comida en la embajada de la República, asistiendo personalidades mejicanas y de la emigración. También fué obsequiado con una comida por don Manuel Tello, secretario de Relaciones Exteriores de Méjico, a quien el Presidente, señor Asúa, había rendido visita antes. En este banquete el señor Tello, al brindar manifestó que su país no apoyará en España otra régimen que el republicano. Es decir, que la política mejicana seguirá siendo la misma que expuso el Presidente señor López Mateos con ocasión de la visita hecha al Presidente Kennedy en la Casa Blanca de Washington.

El señor Jiménez de Asúa ha dado ya dos conferencias, una sobre «La evolución del Derecho Penal» y otra sobre «El sicoanálisis y la investigación del delito». El señor Asúa se propone estar tres meses en el país dando cursos de conferencias en diversas universidades. Se sabe también que en breve tendrá una entrevista con el Presidente de la República de Méjico, señor López Mateos.

Han visitado al presidente español el Consejo de Defensa de la República española, con su presidente don Bernardo Giner de los Ríos a la cabeza, exministros de la República, diputados y delegados de diferentes entidades culturales y políticas de la emigración.

SOBRE EL INFORME DE LOS JURISTAS

LONDRES (O.P.E.). — Firmada por Brian Hart, el «Guardian» publica una carta que ha recibido su director y que se refiere a otra procedente de Mr. Hugh Kay. Dice así la carta de Mr. Hart :

« Se contesta mejor con hechos que con un comentario la carta de Mr. Hugh Kay. En España, el mes de septiembre proximo pasado, Jorge Conill Valls, de 25 años, estudiante, Marcelino Jiménez Cubas, de 24 años, estudiante, y Antonio Mur Peiron, de 26 años, mecánico, fueron acusados de «actividades subversivas y terroristas». Estis jóvenes eran miembros de la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, y el mes de octubre fueron condenados otros militantes de esta organización en dos tribunales de Madrid. En uno de esos tribunales, Julio Moreno Viedma, obrero metalúrgico (1) de 28 años de edad, salió con una condena de 30 años; Francisco Sanchez Ruano, de 27 años, fue condenado a 28 años de cárcel, diez más salieron con condenas de prisión que van de seis a doce años; en este grupo figuraba una señorita de 23 años, Francisca Román Aguilera, que fue condenada a 12 años y un día.

« El 23 de noviembre comparecieron ante un tribunal de Madrid siete militantes de la C.N.T., acusados de haber organizado secciones locales de organización anarcosindicalista en Vigo y Valladolid, de ser portadores de instrucciones recibidas de la C.N.T. del exilio y de recoger fondos y de hacer propaganda. El tribunal impuso las siguientes condenas: Victor Francisco Cáceres, de Vigo, 11 años de cárcel; Jaime Garrido, de Vigo, 9 años; Auguto Docampo, de Vigo, 5 años; Manuel Rodríguez, de Vigo, 4 años; Pedro Rodríguez Pérez, de Valladolid, 4 años; Joaquín Rodríguez, de Valladolid, 4 años; Epifanio González, de Valladolid, 3 años.

« Seis días antes comparecieron ante otro tribunal en Madrid, tres militantes de las Juventudes Libertarias, acusados de haber publicado y distribuido propaganda clandestina de «Juventud Libre». José Ronco Pecina de 23 años, especialista metalúrgico, y Eliseo Antonio Bayo, de 23 años, estudiante, fueron condenados a 11 años de cárcel; Rafael Luis Borao, de 23 años, empleado en la Telefónica, a 3 años de prisión. Estos tres eran de Zaragoza.

«Otros 18 miembros de la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias han sido condenados a un total de 270 años de cárcel y se esperan nuevas vistas de procesos. Sinceramente, Brian Hart. »

(1) No es obrero metalúrgico, es ingeniero en electricidad. N. de la R.

L E E D :

« TIPOS ESPAÑOLES »
de Felipe ALAIZ

Panorama de la política, del arte, de la literatura de España, visto por el espíritu cáustico del mejor de los escritores españoles contemporáneos.

5,00 F.

Pedidos: Servicio de Librería. 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

PARADERO

José Marín Boirén pregunta por su esposa Teresa Marín Manzanares, ambos procedentes de Orán (Argelia), pues han perdido el contacto por las dificultades de traslado a la metrópoli.

Dirigirse a B. Reig, 1, rue A.-Coste, Roanne (Loire), que transmitirá.

COLLABORATION

COMENTARIO

UN MACHOTE LINOTIPISTA

POR ser moneda corriente en nuestro tiempo que la Ciencia endiosada de progreso acapare la atención de las gentes, era de esperar que un día u otro los científicos, que en los laboratorios manejan las fórmulas más intrincadas de las técnicas modernas, con la misma soltura que el obrero del campo empuña el arado en el laboreo de la tierra, o el tendero convierte en ochocientos gramos el kilo de no importa qué artículo de consumo, o los gobiernos declaran ruinosos para la economía nacional cualquier elevación de salarios, y sus miembros, por carestía de vida, se aumentan sus ya crecidas pagas, o las «Cámaras de Representantes» aprueban fabulosos presupuestos para incrementar la potencia mortífera de los Ejércitos, a fin de mejor «facilitar» el desarme general, etc., etc., hicieran alguna «faenita» al resto de sus semejantes. Pues no a otra cosa encaminan los pasos gran número de médicos americanos, con la serie de experimentos que realizan para lograr «fotografiar» los sueños.

por Salvador INIESTA

Es sabido que los sueños son la representación de sucesivas y curiosas imágenes con aspecto de negativo fotográfico en la mente del que duerme; una nueva existencia, llena de matices, surge como por obra de encantamiento. Quien despierto se siente apocado, en sueños es un valeroso caballero; el que sufre decepciones amorosas, se ve todo un Don Juan. Los afanes, los rencores, las envidias, las ambiciones, que no se manifiestan durante la vigilia, adquieren «realidad» al soñar; lo imposible deja de serlo.. Es como si nuestra conciencia agitara sus sedimentos y elevara a la superficie los que se hallan en el fondo.

Y como a los norteamericanos no les ha entrado aún en la cabeza, «que los sueños, sueños son», les traen tan preocupadísimos los sueños, que acuden, como las moscas a la miel, a los psicoanalistas a que se los interpreten, pues un buen sueño en Norteamérica tiene tanta importancia como una buena jugada de Bolsa.

Me permití anteriormente decir «faenita», porque, si bien en principio la idea se reduce solamente a captar la esencia de las imágenes empíricas, mediante un «código», para que, según declaraciones de los doctores Raskine y Pfeff, de Nueva York, cada persona, en razón de las ondas que emite el cerebro, pueda registrar los sueños, en forma de gráfico, y a la mañana siguiente leerlos, tal si leyera cualquiera noticia aparecida en la prensa matutina, con lo que se terminarán esas grandes preocupaciones de los habitantes de Norteamérica por los sueños, al conocerlos por sí mismos, presiento. amigos lectores, que no pasará mucho tiempo sin que algún fabricante de los que andan a la caza de inventivas se aprovechen de ésta y lancen al mercado ciertos aparatitos que, a más de «fotografiar» los sueños, registren los más disimulados pensamientos del ser humano, y he ahí cuando la «faenita» tendrá todo su efecto y pujanza.

¿Se dan ustedes cuenta de lo que supondrá, entonces, llevar en el bolsillo, a modo de cajita de cerillas, un aparatito, el cual, a través de un hilo apenas visible, le chive al oído de su poseedor cuanto de verdad piensa el individuo con el que dialoga de cualquier asunto? ¡Pues ahí es nada!... Que en el caso de que el sujeto sea de los muy dados a presumir de ser esto, lo otro y lo demás allá, a la par que el chivato entera del verdadero jaez del presuntuoso, se le dirá : ¡Oiga amiguito, menos cuento y más decencia! Y si faltan agallas para ello, por demasiada estima a las narices, que en esto los mortales no exceden más de la cuenta, el estimador de su órgano olfatorio se dará media vueltecita, dejando al embustero con la palabra en la boca. Cosas éstas que ahora no es posible hacer, aun sabiendo que mucho de cuanto se dice y se escribe suelen ser las cortinas tras de las cuales se agazapa la exacta fisonomía de los embaucadores.

Por eso, cuando todos tengan su chivato electro-mecánico, las criaturas humanas vivirán libres de engañifas, pues nadie osará mentir, cual por ejemplo, M. Edmond Michelet, ex-ministro de Justicia de Francia, que de paso en Barcelona, aludiendo al reciente Informe de la Comisión Internacional de Juristas, acerca de España, ha afirmado («Sud-Oeste», 4-1-1963: « qu'une bonne partie de ce rapport est une « pure hypocrisie ». « Il est évident... que leurs jugements ne correspondent pas à l'intérêt du monde libre. » Y como el «bueno» de Edmond es de los interesados en que la España

(Suite en page 6.)

Libres opiniones

¡MAS SINCERIDAD!

No soy de los que les gusta perder el tiempo en polémicas o controversias con nadie, por lo menos por medio de nuestra prensa, por considerar, primero, que en lugar de criticarnos mutuamente deberíamos emplear nuestro tiempo y el papel en cosas constructivas, o tratando de educar a la juventud y a la masa de emigrados que diariamente pasan la frontera pirenaica.

En segunda lugar, porque no me creo suficientemente dotado de aptitudes para mantener o sostener estas eventuales polémicas por medio de la pluma con «adversarios» que, genralmente, por su edad, podrían ser mis padres y que tal vez muchos de ellos tratarían de hacerme descubrir cosas que preferiría seguir ignorando.

Apesar de esta aversión a la polémica, llega el día en que uno debe salir al paso de ciertas cosas quee se dicen y ello sin tratar de zaherir ni en lo más leve posible e imaginable la susceptibilidad de nadie.

Desde hace tiempo vengo leyendo las reseñas de los actos que en nombre de la Alianza Sindical se celebran y quedo asombrado del contenido de los discursos de sus oradores.

Según algunos de estos oradores, tenemos, los antifranquistas o antifascistas, que dar el ejemplo de la unidad y de la acción contra el régimen de Franco, para que la clase trabajadora mundial venga en ayuda nuestra.

Dicho esto de la manera en que se nos dice, se nos expone como la cuestión «sine qua non», o, dicho de otra manera, equivale a decir que, o bien activamos la unidad y la acción contra el régimen de Franco, o la supuesta ayuda no nos será jamás otorgada. Se nos lanza un ultimátum.

Personalmente, ignoro el lenguaje que emplean los representantes de las sindicales obreras internacionales en las reuniones con los representantes de la Alianza Sindical, pero si el que éstos usan en sus discursos es el reflejo de las condiciones que se nos exigen, por parte de las sindicales internacionales, entonces tendremos que hablar clara y responcablemente.

Si los representantes de la clase obrera internacional no quieren ser sinceros, vis a vis de los trabajadores españoles, por nuestra parte, deberemos emplear el lenguaje que nos caracteriza, que no es otro que el de la sinceridad; el lenguaje claro y crudo del trabajador español y emplazarles a que nos digan qué es lo que exigen de nosotros; qué pretenden que hagamos.

Si condiciones deben exigirnos, entonces que nos las expongan claramente y sin demora alguna, de manera que sepamos a qué atenernos y podamos tomar la decisión de continuar los contactos o bien, si no debemos continuar, a no perder el tiempo que es siempre factor de inestimable valor.

Porque, al fin y al cabo, se nos podría exigir que nos aliemos con Gil Robles, con Pla y Daniel y ¿por qué no también?, con la Falange. Para dar este paso, holgará decir que no se cuente con nosotros, o por lo menos con la C.N.T. y con el Movimiento Libertario, además que ello equivaldría a dejar España sin Franco, todo y manteniéndola bajo su «ismo».

Personalmente, no creo que estas organizaciones de tipo reformista exijan de nosotros la acción violenta para derribar el régimen español, pues seguramente serían los primeros en censurar y condenar tales métodos de lucha, sobre todo si se empleaba el sabotaje.

Queda, pues, por saber si se nos exige una lucha abierta y esperan que nombremos un barbudo que dé la señal de alarma con el ejemplo.

Si es esto último lo que esperan de nosotros, les diremos que hombres, en España, los hay, con barba y sin ella, tantos como los pudo haber en Cuba y como los puede haber en otro país cualquiera. La historia del proletariado español se basta para confirmar lo que acabo de decir, y ello sin incluir lo que fueron los años de lucha contra el fascismo, personificado hoy y mantenido por el franquismo. Lo que representaron esos años de lucha contra el fascismo internacional, es algo hasta hoy incomparable en los anales de la historia de los pueblos.

Que no se nos venga a pretender a los españoles que tenemos el ejemplo de Cuba y de Argelia para demostrarnos cómo debemos actuar para derribar el régimen. Demostraríamos ser muy poco realistas, si los aceptáramos como válidos en nuestro caso.

Tanto Cuba como Argelia tuvieron la ayuda moral y material de otras potencias extranjeras, mientras que en España son los intereses extranjeros que se encuentran en presencia. A Estados Unidos le interesa que se mantenga Franco en el poder, o, por lo menos, otro caudillo que le inspire la confianza que tiene en éste. mientras que a Rusia le interesa que se mantenga Franco, bien que no sea por los mismos intereses que guían a los EE.UU., sino porque comprende que el tiempo trabaja en favor de su quinta columna en España, es decir, del Partido comunista español, por el cual nadie hace más propaganda en su favor que el propio régimen franquista, al calificar toda oposición a su régimen de comunista o dirigida por las fuerzas comunistas internacionales.

Si los intereses extranjeros no hubiesen jugado en favor de los argelianos contra Francia y en favor de las adversarios de Batista en Cuba, ni los argelianos hubiesen logrado la indepedencia, ni la revolución hubiese triunfado en Cuba.

Estos dos países encontraron un momento de la historia favorable a sus objetivos, mientras que al pueblo español, después de cerca 24 años de tiranía, este momento o época no se le ha presentado.

Los políticos españoles, hostiles al régimen actual español, apesar de esperar condiciones que pudieran propiciar la caída del régimen, condiciones éstas que tenían que venir de las coyunturas favorables en el área internacional o por lo menos localizadas por gobiernos que, en principio, debían ser contrarios al régimen franquista, por ser ellos representantes del proletariado, no han sabido o podido fomentar y condicionar los acontecimientos que pudieron dar al traste con el dictador español.

No solamente han sido incapaces de provocar una situación favorable, sino que ni siquiera han podido mantener al régimen franquista en un «statu quo». Esta incapacidad política y diplomática no puede atribuirse a los políticos españoles a que me refiero exclusivamente, pero también a todos los políticos de izquierda europeos. Si miramos la situación política actual, en la mayoría de los países de Europa, nos percataremos que lejos de progresar las izquierdas están en sensible regresión.

Teniendo, pues, en cuenta que las condiciones políticas presentes no son nada halagüeñas para el antifascismo y, observando que las organizaciones sindicales, en su gran mayoría, están subordinadas a la acción política, estamos en derecho de preguntarnos en qué condiciones

(suite en page 6)

Número 1

La obra de Emilio Armand

Por FERNANDO FERRER

Celebrándose, en este mes de febrero, el primer aniversario de la muerte del gran filósofo individualista Emile Armand, «ESPOIR» se asocia al homenaje de recuerdo que le rendirán, en privado o en público, cuantos le conocieron y le admiraron, publicando este estudio sobre su obra, debido a la pluma de Fernando Ferrer, que fué amigo fiel de Armand y de Denise, su abnegada compañera, en los últimos años de su vida.

La obra de Armand — que ha tenido audiencia internacional — no es conocida de lo que se da en llamar el «gran público». Cabe preguntarse si ello se debe a dificultades financieras contra las que tuvo que apechugar o bien porque él no tenía interés marcado para una amplia divulgación de su obra, contentándose con hacerla llegar a manos de las personas que en cada país constituían siempre la élite del pensamiento humano.

Hay amigos que propenden por esta última versión.. Otros consideran que Armand no llegó a divulgar más y más sus ideas en los lugares concurridos por las masas porque no pudo. Yo era, durante cierto tiempo, partidario de esa tendencia. Pero, habiéndole tratado bastante íntimamente en los últimos años de su vida, puedo opinar que Armand, gran propagandista, tenía sumo interés en que su obra de cada día fuera conocida. Es así, por ejemplo, que cuidaba muy de aconsejar a los amigos de lengua no francesa, aquellas partes de sus ideas que consideraba debían ser conocidas y por lo tanto, traducidas. Que fuera en tal o cual revista, semanario, mensual, etc., le importaba poco, siempre y cuando apareciere en hojas de vanguardia no sometidas a ningún partido o secta y seguida la suya de la firma del traductor. Es así que, aparte amigos de otras lenguas, Giuseppe Mascii por su parte y yo por la mía, hemos traducido numerosos artículos y estudios aparecidos en periódicos y revistas de tendencia anarquista tales como «CNT»., «Soli», «Tierra y Libertad», «El Sol» — de Alajuela —, «L'Adunatta dei Refrattari», de Nueva York; «Umanità Nova», «Il Risveglio», de Suiza, etcétera.

Es así también que ha visto la luz, en 1956, debido a los amigos italianos y a la actividad de Ugo Fedeli, uno de los exponentes más documentados del anarquismo internacional, la traducción de las notas recientes que completaron la obra «Iniciación individualista Anarquista», cuya primera traducción a la lengua italiana se debe a Fioravanti Meniconi, a quien, en esta nueva edición, se rinde merecido homenaje pues, gracias a él pudo hallarse el único ejemplar que existía de la obra en lengua italiana, y además, y sobre todo, por su conducta ejemplar y por el precio que pagó su apego a las ideas anarquistas.

Es de esta obra, que comprende lo más amplio del pensamiento Armandino, de la que deberá servirse todo aquel que quiera sondear su pensamiento para formular comparaciones de conceptos vertidos por los hombres que en el curso de la historia han proyectado su sapiencia en el campo de la filosofía social.

Mi opinión es que la divulgación no ha sido más extensa, no por que al autor le interesarara que sus ideas quedaran encerradas en el círculo reducido en que en realidad han quedado. De no ser así no hubiera trabajado en el aspecto propagandístico como lo hizo toda su vida, yendo de un lado para otro. Lo que pasa es que su pluma no estaba acerada para dorar los sentimientos y las aspiraciones de nadie ni trazar alabanzas en honor de ningún político, como tampoco dejarse llevar por la corriente de las masas, con las que nunca se mezcló y a las que consideraba incapaces de comprenderle.

Claro está, un libro, una novela, una obra de teatro, un diario, un periódico, una revista mensual, no podrán arraigar nunca en los medios populares, si desprecian a los dioses que mandan y ponen en evidencia a quienes les veneran y obedecen sin manifestar un solo instante de rebeldía. Es por eso que la obra de Armand no tuvo difusión. Porque no se puede difundir algo que está por encima de nosotros como una acusación a nuestra endeblez, a nuestro espíritu sectario, a nuestra facilidad de olvidar las lecciones de la vida. Y la obra de Armand fué cruda como lo es la sinceridad, y su vida fué, pese a todos los defectos que podamos hallar en todo hombre (« je ne suis pas de cristal » decía él mismo), bastante bien el reflejo de sus pensamientos.

Este hombre que vivió 90 años y que durante 70 luchó constantenente cotra el Estado, religión, militarismo, contra toda violencia, tenía una capacidad singular de actividad, llegando a reunir los hombres más relevantes del pensamiento anarquista de todas las épocas de su existencia, en la colaboración en revistas, periódicos, etc. Raramente se sentía satisfecho. Siemore pensaba que debía aumentarse el potencial de propaganda y en 1925 daba cuenta de la labor desarollada durante los tres primeros años de vida de la revista «L'en Dehors», cuyo primer número apareció en mayo de 1922, en cuyas páginas, —entre otros no menos interesantes colaboradores— vemos los nombres de H. Ryner, Manuel Navarro, Stephen Mac Say, Mackay, Lacaze-Duthiers, Fabbri, Renée Dunan, Maurice Imbard, Renzo Novatore, Maria Pellegrini, Libertad, Byerne Ferm, Tucker, Damiani, Georgette Ryner, etc.

Lo curioso de este hombre es que durante el curso de su vida se ha mantenido siempre en el puesto trazado por él mismo, sin caer, aún en los postreros días, en el marasmo del chocheo de que son víctimas, a menudo, los espíritus más preclaros.

Como cantidad, su obra es incalculable. ¿Cuántos ejemplares podrían llenarse con solo sus artículos? ¡Quién sabe! Y si, contrariamente a lo que fueron siempre sus deseos, se llegaran a reunir los centenares de cartas que expresan, en cada una de ellas, partes de su pensamiento, entonces también se aumentaría su labor cumplida.

En cuanto a la calidad, podrá no estarse de acuerdo con sus conceptos, pero lo que de manera honrada no se podrá hacer es negar la importancia de los mismos, emitidos con una sinceridad notable. Además (lo que no es dado a todo quien se lo proponga, desarrollando temas de altura como él) reunía la facultad de la amenidad, tanto en la escritura como en la conversación privada. En general, cuánto escribió era jugoso; pensan-

INTERNATIONALE

LECTURAS

"LA MINA"

Trátase de una novela que acabamos de leer del escritor novel, Armando López Salinas, que quedó finalista en el Premio Eugenio Nadal de 1959. Su lectura nos satisface tanto que, no podemos resistir a la tentación de hacerle un breve comentario.

No conocíamos a este joven novelista español. De él nada habíamos leído, y de su vida sabemos lo que dice debajo de su fotografía, impresa en la cubierta de su novela, la casa Editora Destino, de Barcelona. Es decir, que nació en Madrid el 31 de octubre de 1925, que estudió tres años de bachillerato durante nuestra guerra, que, terminada ésta, tuvo que trabajar en diversos oficios: le llevó las maletas a un representante de una fábrica de zapatos, de pintor de brocha gorda, de auxiliar en una oficina, de calcador y delineante en unas manufacturas eléctricas, de decorador en un laboratorio, y, en fin, que su dedicación a la literatura es reciente. Lo que no señala la Editorial que hace la pequeña biografía del autor de «La Mina», es si éste trabajó en una de ellas. Si no había trabajado de minero antes de escribir su novela, lo parece, en verdad. Pues la precisa y emocionante descripción que hace de todo cuanto al trabajo de las minas se relaciona, demuestra un perfecto conocimiento de lo que pasa dentro y fuera de ellas, arriba y en fondo.

Mas, no es, a nuestro humilde parecer, el drama de los hombres que trabajan bajo la tierra solamente, lo que ha querido describir y denunciar a la faz del indiferente mundo, López Salinas, sino también, y más acentuadamente, el trágico éxodo de los campesinos andaluces y extremeños, sin tierra y sin trabajo, que se ven obligados a abandonar sus miserables hogares, los lugares donde nacieron y que les son queridos, para encontrar en otras regiones hulleras el duro pan que han de arrancar de la negra entraña de las minas, como las de Los Llanos, donde se sitúan los personajes de esta historia, cuando con menos esfuerzo y más seguridad podrían arrancarlo a las tierras incultas que se hallan a merced y al capricho de los dueños absolutos de ellas y de sus respectivos pueblos. De los cuales, llenos de pesadumbre tuvieron que emigrar, porque nadie alquilaba sus brazos.

Por esto, «La Mina», hubiese podido llevar de título, «El exilio de la propia tierra», como acertadamente significa su autor al terminar la obra. La cual, es la imagen espeluznante de un pueblo trabajador que se muere de hambre y que se ve impotente para solucionar su horrible situación económica, creada por unas autoridades y una casta privilegiada, que les derrotó en su heroica lucha emancipadora y que les condenó, después de su derrota, a la miseria, a la esclavitud y a una servidumbre repugnante y sórdida, que ha sembrado entre los explotados españoles, la incertidumbre, la corrupción, la inmoralidad y el vicio. Bien queda reflejado a través de las 247 páginas que contiene la obra, y especialmente, en la descripción que hace su autor de la cuadrilla de mineros, en la que se incorpora Joaquín el «Granadino», protagonista principal, así como de la taberna de Amelia, donde los mineros olvidan sus penas y se desvanecen en ellos sus justas rebeldías bebiendo vasos de vino, jugando a las cartas, discutiendo del fútbol o haciéndoles el amor a las pobres prostitutas que en la misma taberna de Amelia exhiben sus marchitos senos y piernas menudas, como «patas de canario», como dice Salinas, mientras que la tabernera, detrás del mostrador, bromea impúdicamente con el más joven y guapo de sus parroquianos.

Todo esto descrito por el autor de «La Mina», con estilo llano y sencillo, con firme y acerada pluma que se forjó, sin duda, trabajando en muchos oficios, que debieron proporcionarle los conocimientos que le sirven para escribir su novela. En ella emplea el mismo lenguaje de los propios obreros. Con aquella naturalidad y brillantez que sabe de qué habla y que domina el tema, por haber penetrado en el alma del pueblo, de los trabajadores y conocer sus necesidades, sus sufrimientos, sus inquietudes y sus otras aspiraciones, así como su especial lengua de defectuoso castellano, en el que se expresan los incultos obreros extremeños y andaluces, que eran, en su mayoría, los que formaban la cuadrilla de mineros del pozo «El Inclinao» de la Minera del Sur. Donde encontraron la muerte, al hundirse la galería, Joaquín el «Granadino» y sus compañeros de infortunio: el «Tieso», y el «Tuerto», nombres de los dos caballos que arrastraban las vagonetas y cuidaba Joaquín, siendo tan respetados y considerados por él, que hasta les daba terrones de azúcar, hablaba con ellos y les contaba sus cuitas de atribulado campesino que no se avenía al oficio de minero y soñaba con volver a Tero, su pueblo natal, para trabajar y vivir del producto de un trozo de tierra, que no poseía, se lo habían negado las autoridades y terratenientes cada vez que lo solicitó.

Angustias, la mujer de Joaquín, al morir éste, queda afligida, sin saber si permanecer en Los Llanos, o volver a Tero, a «esperar que los hijos crezcan», se hagan mozos y «emprendan el camino de todos, el exilio de la propia tierra». Esto es, si un nuevo acontecimiento revolucionario no los libera del régimen retrógrado que España padece.

Ojalá que, con la ayuda de todos los luchadores antifascistas, ese deseado acontecimiento pronto se produzca.

M. TEMBLADOR

---

lo que lo cortés no quita lo valiente, siempre supo decir lo que pensaba a los contradictores que no fueron pocos, ni de poco juicio. En tales casos, el fondo de sus ideas podría resumirse así: «Mis opiniones pueden o no ser aceptadas por quienes las escuchan o las leen. Que las modifiquen aquellos que consideran algunas de sus partes inaceptables. Yo soy un hombre que no podré negar a nadie la libertad que reclamo para mí.»

*

¿De qué se ocupó Armand en sus escritos?. De todo. Con acierto, unas veces, otras con menos y algunas, quizá sin ninguno, ya que no estaba exento de defectos. Pero, quienes le tratábamos los disminuíamos por saberlo siempre guiado de un gran espíritu de comprensión de los pareceres ajenos. Es en él en quién he hallado más viva aquella reflexión de Montaigne: «Hay que comprender mucho para perdonar todo».

En 1908 aparece su primer libro: «¿Qué es un anarquista?» Exposición de tesis, reducido, pese a lo vasto del tema, parece poder interpretarse como el signo precursor de su obra más detallada y que puede considerarse como la exposición «in extenso», de sus teorías: «La Iniciación Anarquista Individualista», que aparece 15 años después, en 1923.

Actualmente, en que el mundo aparece sometido a la ebullición de un crisol del que quisiéramos saliese un modo de vida armonioso (Armand soñaba con esa armonía de la sociedad humana libremente constituída según afinidades), parece de más en más difícil la realización de conceptos avanzados. Es más; al observar que los pueblos en general parecen no prestar el concurso deseable para reducir los defectos de la actual sociedad, y que, por el contrario, parecen absortos, distraídos por el «recientismo» de los inventos, de los deportes, de la moda, etc., parecería lógico pensar que todas esas filosofías «ni van ni vienen», puesto que tarde o temprano (aunque siempre antes que de ese crisol salga lo que pueda terminar en gran parte con los dolores de la humanidad), una guerra caliente estallará que echará al cuarto de los trastos las aspiraciones «utópicas» de los pensadores...

Tengo para mí que esa propensión al «dejar correr», ese querer «vivir» porque una guerra terminará con todos nosotros, es un error de bulto. La guerra pasará, pero el hombre, irremisiblemente, buscará nuevas formas de existencia agradable; y si no puede hallarla para la satisfacción de toda la colectividad humana, al menos pugnará para que los grupos de afinidad tengan esa satisfacción a la que va unida la de haber dado un paso hacia el porvenir con su propio ejemplo. Ejemplo que nada nos obliga a pensar «a priori», que debe soldarse con un fracaso.

*

Cuando apareció la «Iniciación», Armand tenía 50 años. Estaba en la plenitud de sus fuerzas intelectuales y físicas. Hervía en él el deseo de saber la opinión que su obra había merecido a las personas susceptibles de criticarle, para ello solicitó de Renée Dunan la reseña del libro. Renée aceptó. Acuciada por el veterano para que la vertiese (la crítica), sobre el papel en pocos días, ella manifestó sus deseos de reír ante tanta premura, explicándose luego en los términos siguientes: «En realidad, Armand no quiere que sus ideas sean respetadas. Claro está, pues, luego de haber pasado años y años meditando, experimentando y escuchando opiriones sobre los problemas del hombre en sociedad, por el **Uno entre Todos,** quiere que en ocho días profundice una teoría casi universal, condensada en más de 500 páginas de texto denso en el que plantea todas las cuestiones humanas.»

Consciente de lo que representa la liberación total del individuo, R. Dunan comenta el libro y escribe, para que se medite bien la filosofía expuesta:

«No es cosa fácil ni al alcance de no importa quién ser un individuo, una unidad individualizada. Y es ahí donde duele la llaga de la educación de los seres. Así como ellos deben respetar un pensamiento

Libres opiniones

PRIMERO EL HOMBRE

Vemos, al través de los días, acontecimientos dignos de no desconsiderarlos, porque hay en ellos bien marcado el afán de mantener la tensión política, particularmente en Europa, ante la situación en que están colocadas las Naciones que miran asombradas a los dos imperialismos: Rusia y los Estados Unidos.

Muchos son ya los años en que la amenaza de la guerra se enseñorea del mundo. Muchos también los millones invertidos en la fabricación de armamentos para fines bélicos, mientras hay millones y millones de hambrientos que mueren de consunción. Para estas víctimas de la desigualdad social, no hay en esos Gobiernos, en esos Estados, en esos sistemas, en esos hombres llamados estadistas, un rasgo de generosidad, de humanidad. No lo hay ni le habrá, mientras la indiferencia predomine en los pueblos que se contentan con las migajas que les echan como a perros. Imposible disfrutarán esos pueblos de un rayo de luz, de libertad, sino se inclinan abiertamente por dar la batalla decisiva a todas esas Cartas Constitucionales, a toda esa farsa democrática, a todos los sistemas estatales.

Nunca se escribirá, ni se hablará lo suficiente, para hacer llegar al explotado trabajador lo que significa el principio de autoridad, lo que es la legislación, la Constitución y los grandes fárragos de leyes que cada Nación cuenta, como medida preventiva y segura para mantener la seguridad y el respeto del hombre, quitándole, al mismo tiempo, los derechos que la naturaleza le ha conferido, le ha dado lo mismo que a otro hombre, consiguiendo, con ese métodos ordenante y represivo, matar todas sus iniciativas,, relegándole a un lugar, de antemano asignado, y estrechamente vigilado para que no se rebele y perturbe el «orden». Es contra esto que, de manera árdua y consecuente, se ha dedicado también el libertario, sembrando a puñadas la idea de libertad. Es a esto que debiéramos poner todos atención y mostrarnos incansables en la propaganda, no cejando nunca de sembrar en todas las fuentes de la producción, en todos los lugares de trabajo; es desde ahí que ha hecho siempre obra el libertario y militante de la C.N.T. Es ahí donde ha de estar fija nuestra mayor atención, recogiendo todo aquello que no carezca de valor para emitir públicamente un juicio crítico de todo cuanto fraguan esos señores estadistas, que sólo piensan en ir atando cada vez más corto a los pueblos. Eso, eso es un ejemplo muy necesario, que la juventud debe conocer y que el libertario debe hacer cuanto pueda para que lo conozca.

No creo yo sea esto una barrasada, una desentonación, un grito de alarma fuera de lugar, sino un avance, un despertar, una enseñanza, una verdad inconcusa al servicio de la preparación del joven para un mañana mejor. Es desde ese medio que pueden el libertario y la C.N.T. trabajar activamente, sin descanso, por descorrer la venda de los ojos del cerebro, que impide a los no preparados comprender el alcance que tiene tal o cual Constitución y Legislación de ésta o aquella Nación.

Bueno es señalar aquí el papel desempeñado por el hombre, que lleva en sí el derecho a la vida, y le considera inviolable, al que dedica exclusivamente su tiempo, protegiéndole de contratiempos y agresiones leves o graves. Este hombre no se rinde fácilmente a las intemperancias e intransigencias gubernamentales, y hace lo imposible por hacer valer sus derechos de hombre y ciudadano libre.

Según mi opinión, prefiero primero transmitir a los jóvenes el significado del Estado , de la explotación del obrero por el capitalismo, lo que es el militarismo, la religión, la Iglesia y otros estamentos que tienden a coartar la acción del individuo, antes que ilustrarles técnicamente sobre la importancia de tal o cual organismo económico-gubernamental: Finanzas, Transportes o Relaciones Exteriores, por ejemplo, puesto que, si antes no hacemos al hombre, no seremos nunca beneficiados por el técnico. He ahí una cosa a estudiar, no a criticarla despiadadamente, sin necesidad de reconocer si el libertario carece o no de capacidad constructiva.

Se ha hablado mucho de los errores cometidos desde Julio de 1936, a enero de 1939. No dudo que los hubo ni los discuto; pero no es para censurarlo acremente ni combatirlo desdeñosamente con un desprecio impropio del hombre revolucionario. Si hubo equivocaciones, también hubo aciertos más o menos afortunados, a pesar de las oposiciones nacidas al calor de los acontecimientos imprevistos en los primeros días del movimiento; pero, aun reconociendo que no supimos aprovechar el entusiasmo de los momentos victoriosos que siguieron a la derrota del franquismo en Cataluña, Madrid, Levante y otras provincias, no podemos, nosotros, los militantes de la Organización confederal, reducirnos a la condición de fracasados e incapacitados. Esto no debe ser objeto de grandes discusiones bizantinas y si de enseñanzas, que debemos utilizar en días venideros, preparando a los jóvenes con el fruto arrancado de las mismas, seguros de que hacemos una gran obra revolucionaria y no técnica, pero revolucionaria desde todos los ángulos que se la mire.

Capacidades subversivas, insurreccionales, sediciosas, rebeldes, revolucionarias, han habido y hay aún en la organización confederal; asimismo también capacidades constructivas, aunque no conozcan mucho de economía capitalista y de otros enredos internacionales.

A quien ha de atacarse y siempre lo ha hecho el hombre libertario, es al Estado y al capitalismo, sin olvidarse, como es natural, de la política, que son los principales causantes de todas las desdichas de la humanidad, dejando para después los otros elementos de inferior calidad. Hablarle al joven con este lenguaje, es hacerse comprensible para su inteligencia y predisponerle a que se una a la causa común. Es prepararle a la lucha, dejando para más tarde las enseñanzas técnicas, sin temor al fracaso ni a los sermones de cuaresma.

Lo primero es hacer el hombre, repito, y después el técnico. Lo principal o substancial es contar con la decisión y voluntad para dar el asalto al poder y destruirle, el día que la ocasión sea propicia, rescatando al pueblo español de las garras y fauces del franquismo.

MINGO

---

de la conquista de su propia voluntad. Luego después, gozará de lo que la vida le ofrece, sabiendo que en lo porvenir, si su sueño se convierte en realidad, le permitirá esperar una plenitud de felicidad que actualmente es intangible.

» Armand plantea todos los problemas: Historia, economía, sexualismo, y, sobre todo, la temible trampa del lazo social entre individualistas: el contrato.»

Para terminar su crítica de la primera edición de «La Iniciación», entre otras muchas cosas, R. Dunan, dice:

«En fin, el individualista que sabe que la vida es corta y la muerte rápida, no lucha solamente para él. Espera en el porvenir y cuenta que su ejemplo servirá a los individualistas que vendrán. Es así que del gregarismo, el individualista guarda la esencia y a tal título, obrando como un eslabón, domina las morales sociales, porque él no pone por encima de sí mismo más que la idea en nombre de la cual busca su propia felicidad.»

Por los extractos que preceden, extraídos de la reseña de Dunan, podrán deducir aquéllos que no han conocido la obra ni la vida de Armand y que han sido quizá por eso sus más acérrimos criticones, que su pensamiento no está alimentado por ese egoísmo estúpido que en el escritor han querido ver, y que la torre de marfil a la que muchos le han condenado no existe.

(Continuará)

DE TOUT ET POUR TOUS

mirador FIJL juvenil

Actividades de la F.I.J.L. y de los Grupos "J. L."

CARACAS. — Los jóvenes libertarios de Venezuela han editado otro folleto de tan viva actualidad como su último «España Hoy», al que iguala también en presentación. Se trata de **«Juicio contra Franco»**, por Víctor García, y su tema es el proceso realizado contra los jóvenes estudiantes libertarios que secuestraron al vicecónsul franquista de Milán en protesta contra las bárbaras condenas dictadas por los tribunales militares franquistas contra tres miembros de las Juventudes Libertarias en Barcelona. Todos los detalles y las declaraciones hechas por los jóvenes libertarios italianos, así como las personalidades y abogados que intervinieron en su defensa están resumidas en sus páginas evocadoras del generoso acto solidario que conmovió al mundo entero y salvó la vida de nuestro compañero Jorge Conill.

Para los pedidos de este folleto, así como el anterior («España hoy», precio 1,50 F), dirigiros a: F.I.J.L., 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne).

*

PERPIGNAN. — La Primera Jornada de Estudios celebrada el día 13 de enero y organizada por las Juventudes Libertarias de Perpignan fué un éxito. Los jóvenes de Perpignan cuentan hacer una síntesis de los resultados para publicarlos en la prensa y esperamos su aparición con interés.

*

LONDRES. — Después del éxito de su último festival, que tuvo lugar a primeros de diciembre, los compañeros de la F.I.J.L., en conjunto con los de la C.N.T., presentarán otro Festival de Varietés en el Mahatma Gandhi Hall, el día 10 de febrero. Los resultados serán en beneficio del fondo Pro-España y les deseamos buena suerte.

También nos comunican que están organizando un grupo para participar en la marcha contra la Bomba Nuclear que tendrá lugar durante los cuatro días de Pascuas. Todos aquellos que deseen informarse para la participación en la marcha de Aldermaston organizada por la Campaña del Desarmamento Nuclear, deben dirigirse en principio a la dirección de la F.I.J.L. más arriba indicada.

TOULOUSE. — Continúa el curso de Sociología a cargo del compañero Félix Carrasquer. Dado su interés y su contribución a la capacitación militante, encarecemos a todos los jóvenes de Toulouse a que asistan, si no lo han hecho ya. Tenemos también noticias de que se han constituído un grupo de Jeunes Libertaires en Toulouse. Todos aquellos interesados deben dirigirse a la dirección más arriba mencionada.

*

PARIS. — Las reuniones de cada viernes siguen siendo tan animadas en el local de costumbre, 24, rue Ste-Marthe, Paris (XX). Además de las actividades normales han iniciado sesiones de cine con gran concurrencia.

TOURS. — Acaba de constituirse una F. L. de la F.I.J.L. Aprovechamos estas columnas para saludar a estos nuevos compañeros y desearles acierto en sus actividades. En un manifiesto distribuído localmente, invitan a todos los jóvenes de la región a la conferencia que tendrá lugar el domingo, día 3 de febrero, en la Bourse du Travail. La conferencia será pronunciada por un miembro de la Comisión de Relaciones de la F.I.J.L.

*

MARSEILLE. — Los «Jeunes Libertaires» de Marsella nos han comunicado su programa de trabajo para el mes entrante. Además de sus actividades normales que consisten en la difusión de propaganda y Cuadernos de Estudio; participación en las campañas nacionales contra la Autoridad, la Iglesia y el Ejército; contactos con otros grupos revolucionarios; solidaridad inter-libertaria, etc., celebrarán las siguientes charlas en el curso del próximo mes: «L'Homme Révolté», el día 9 de febrero; «Le Marché commun» el día 16 y «La propagande par les faits» el día 23. Para todos los efectos dirigirse a: J.S.R., Salle nº 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille I (B.du-Rh.)

*

«NUEVA SENDA». — Ha aparecido el número 93 de nuestro portavoz. Todos aquellos que deseen recibirlo deben dirigirse a F.I.J.L., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

¡ MAS SINCERIDAD !

(Suite de la page 5.)

y por qué medios las organizaciones sindicales obreras internacionales pueden ayudar al pueblo español en su lucha contra la dictadura que padece.

Las organizaciones encuadradas en la Alianza Sindical no debemos caer en el mismo error que cayeron los políticos, de lo contrario podrían pasar 25 años más y nos encontraríamos en la misma situación que en el presente.

Hay momentos en que uno es tal vez escéptico en demasía y se pregunta por qué los que hoy pretenden querer ayudarnos no lo hicieron efectivamente en 1936. No negaremos que se nos enviaron bastantes botes de leche y vendas para colmatar nuestras sangrientas heridas. Pero ello no era defensa alguna contra la metralla que arrojaban los Junkers, los Heinkels y otros Fiat sobre nuestros milicianos del frente y sobre nuestra población indefensa de las ciudades.

Si las organizaciones sindicales libres nos quieren verdaderamente ayudar, ¿por qué no lo hicieron cuando se produjeron las huelgas del año pasado?

Personalmente ignoro las cantidades que fueron recaudadas y entregadas en ayuda de los huelguistas, pero presumo que, divididas por unos cien mil huelguistas, más sus familias, no deberían tocar a más que docena y media de huevos y con ello ¡la huelga se sostuvo entre cinco y seis semanas!

Aparte la ayuda material y muchas mociones de simpatía, ninguna acción determinante fué llevada a cabo por las organizaciones obreras internacionales. Sin embargo, un movimiento huelguístico como el que nos ocupa y en un país sometido a una feroz dictadura, debería ser más que suficiente para que el proletariado internacional dejara la práctica de las mociones de lado para pasar a la acción pura, única arma de valor y capaz de hacer reflexionar a los dictadores y al capitalismo internacional.

Apesar de la falta de conciencia que ha manifestado la clase trabajadora mundial, los trabajadores españoles han continuado su acción en el interior, las detenciones y condenas de que han sido objeto los militantes de la C.N.T., de la F.I.J.L., de los nacionalistas vascos y de tantos otros que sabemos o ignoramos, lo demuestran.

¿Qué más se puede exigir todavía del pueblo español, prácticamente abandonado en su lucha contra la bestia fascista?

Que no se tome a los españoles por suicidas; en nada nos parecemos a los voluntarios de la muerte del emperador Hiro-Hito, durante la última guerra mundial.

El pueblo trabajador español ha sabido luchar por sus libertades y credenciales no le faltan al respecto. Después de 24 años de dictadura, el régimen no ha sabido domar el espíritu rebelde de la nación.

Los jóvenes que tan sólo han conocido como sistema político el del franquismo, se enfrentan con él.

Las organizaciones exiladas, desde 1939, se mantienen firmes contra viento y marea, y su espíritu de solidaridad hacia los hermanos de allende los Pirineos, se manifiesta constantemente.

Que no se nos diga indirectamente que no hacemos nada o casi, para justificar el abandono en que se nos ha tenido y se nos tiene prácticamente todavía hoy.

Que no se invoque, por parte de las organizaciones sindicales, nuestra ausencia de unidad para que su ayuda sea más efectiva. La Alianza Sindical Obrera está constituída, y las organizaciones sindicales, si son sindicalistas en toda la acepción de la palabra, no deben preocuparse de la acción política que paralelamente podría llevarse a cabo, para regatear su solidaridad efectiva y que puede ser determinante.

Las alianzas políticas deben ser obra de los políticos y nada se nos ha perdido en ellas a las organizaciones sindicales españolas, como nada debería perdérseles a las organizaciones internacionales, sino, a lo sumo, una coordinación en la lucha común.

Se lucha contra una dictadura cuando se tienen los medios de organizar y sostener esa lucha y no cuando se carece de todo, a más fuerte razón cuando no se presta la ayuda necesaria por parte de los que podrían hacerlo.

Que se nos ayude como creemos lo merecemos los que representamos al pueblo y en primer lugar la clase trabajadora, y entonces podremos activar la organización y la acción en contra del despotismo tiránico de Franco y su camarilla.

Pero que las organizaciones sindicales no nos vengan practicando la política caudillesca que edifica y construye sanatorios para atenuar las enfermedades que la clase explotada padece merced a su régimen de hambre.

¡Evitar que los que se oponen y propagan la acción contra el sistema imperante en España sean fusilados, está muy bien, pero sería mejor obligar a que se respete la Declaración de los Derechos del Hombre que por algo es miembro de la Organización de las Naciones Unidas!

Porque este ha sido el drama del pueblo español: el que se haya permitido entrar al régimen que lo tiraniza en todas las organizaciones de carácter internacional, pudiéndose contar los gobiernos que se opusieron a su entrada cuando, en muchos de esos gobiernos, había representantes de los partidos socialistas y comunistas; estos últimos siendo en varios gobiernos el partido único. Y, como es natural, estos partidos son los que precisamente controlan las organizaciones sindicales a que nos referimos.

Por esto, y ante estos juegos políticos, debemos exigir más sinceridad y que se nos diga de una vez si es que desean que la C.N.T. deje de ser lo que es para que se nos preste esa pretendida ayuda.

Porque, en esas condiciones, por lo que a nosotros compete, seremos sinceros, diciéndoles que no cuenten en que nuestra organización emprenda los senderos del derrotismo por medio del reformismo.

A la C.N.T., pese a lo que dicen algunos de sus amigos y enemigos, no se le hipotecará su futuro, por muchas promesas que se le hagan y supuestas concesiones que se la quieran presentar, si tiene que hacer dejación de sus principios. La C.N.T. es la única esperanza de la clase trabajadora mundial, frente al capitalismo negro y capitalismo rojo, que amenazan de más en más las libertades y los derechos del hombre.

Una España sin Franco y con una C.N.T. amordazada en sus tácticas y principios, sería presa fácil en las garras de las fuerzas oscurantistas y totalitarias que se disputan la hegemonía de los destinos del mundo.

Ante esa eventualidad, y visto el abandono constante en que se nos ha tenido prácticamente, tenemos el derecho de exigir más franqueza a la clase trabajadora internacional, que, apesar de sus manifestaciones de simpatía hacia el pueblo español, no demostró estar a la altura de las circunstancias, no ya en 1936, sino en 1945, cuando se presentaba la ocasión más envidiada y segura de acabar con la monstrusidad del régimen ignominioso que avasalla al trabajador español.

Las huelgas del año pasado nos han identificado una vez más del grado de combatividad de la clase trabajadora española y de la inercia en que se encuentra sumido el proletariado mundial.

Repetimos, una vez más, que a las dictaduras no se las derrumba con discursos y mociones de simpatía en favor de los que las sufren. Las dictaduras se vienen abajo, a condición que se las combata permanente e inteligentemente.

La C.N.T. y el M.L.E. no han cejado en su empeño de lucha y las víctimas que diariamente se cuentan en nuestras filas son el mejor comprobante. El movimiento libertario internacional, apesar de su debilidad numérica, secunda nuestra lucha con los medios que dispone y empleando los medios que le caracteriza, obteniendo, generalmente, los objetivos perseguidos .El gesto de los jóvenes anarquistas de Milán ha producido más efecto en la opinión internacional que decenas de discursos.

Si durante las huelgas pasadas se hubiese hecho un boicot a España, no dudamos que el resultado hubiese sido superior al que se ha registrado.

En tanto que trabajadores españoles, y principales víctimas del régimen imperante, tenemos el deber de ser los primeros combatientes de la reconquista de las libertades para nuestro pueblo y de ello somos conscientes. Pero si tenemos deberes, también debemos tener derechos vis a vis de los que hoy se reclaman de nuestra clase social.

Y por hoy nos contentaremos, exigiendo más sinceridad con el mártir pueblo español, víctima del capitalismo internacional y de los intereses políticos de todos los bandos.

J. TARRASA

Coloquio sobre el Mercado Comùn

El día 20 de enero, y organizadas por el Ateneo Español, se dieron dos conferencias relacionadas con el Mercado común en la Sala de actos de la C.G.T.-F.O., en el número 30 de la rue Valade, de Toulouse.

Por la mañana, fué el señor Enrique Gironella el que disertó sobre «El Mercado común y la integración europea».

Con gran objetividad, explicó los orígenes, desarrollo y funcionamiento de la Comunidad económica europea, empezada con la comunidad económica del carbón y del acero en 1951.

No negó la característica dominante de esta integración europea, determinada por un esfuerzo del capitalismo moderno, que, en lugar de competir por el dominio de los mercados mundiales — causa secreta de todas las guerras pasadas — prefiere hoy ponerse de acuerdo y ver de centralizar y coordinar las fuerzas capitalistas europeas. El Mercado común europeo no es más que una autodefensa del capital de Europa frente al capitalismo americano. Políticamente, tiende además a crear las contingencias para la creación de una tercera fuerza, que sirva de freno al imperialismo de los dos bloques, americano y soviético.

Nada hemos de oponer a la definición objetiva de Gironella. Lo que sí hemos de lamentar es que, en el fondo, tuvimos la impresión de que pocos, o ninguno, de los que intervinieron en el coloquio, tuvo conciencia clara del problema, o si la tuvo, lo planteó en sus verdaderas dimensiones.

La C.E.C.A., la C.E.E., los futuros Estados Unidos de Europa y cuanto se está haciendo o deshaciendo, pues desde el día 20 de enero se han producido muchos acontecimientos iternacionales, no pueden ser juzgados por nosotros más que como un ensayo audaz del capitalismo, que concentra sus fuerzas, canaliza el empleo de las mismas, se anticipa a lo que impondrá la automación y contiene al proletariado, dándole mejoras y aumentando su poder adquisitivo, porque el propio capitalismo moderno lo necesita para subsistir.

Gironella, en el curso de su conferencia, habló del «pool» de los cerebros: la necesidad de iniciativas y exigencias de elementos técnicos con que invadir y colonizar las regiones subdesarrolladas y por explotar de América, de Asia y de Africa, son otros tantos esfuerzos de supervivencia de la sociedad burguesa, que no quiere desaparecer y ser substituída por una sociedad socialista.

No podemos hacernos ilusiones, pues, sobre las ventajas que ese ensayo capitalista puede representar para la clase obrera. Como dijo Borraz, son remiendos a un pantalón, y lo que la humanidad estará obligada a obtener es un pantalón nuevo.

(Suite en page 7.)

Un machote linotipista

(Suite de la page 4.)

del Generalísimo se cuele en el Mercado común, pues, con todo y sir William Teytor, uno de esos cuatro diputados conservadores británicos que últimamente visitaron España, haber dicho, a su regreso a Londres, «que el Generalísimo Franco les había manifestado que España «no tenía gran prisa» por unirse al Mercado común, el tal ex-ministro francés, como algunos más, se ha impuesto la tarea de « persuader les socialistes et les autres adversaires de l'entrée de l'Espagne (¡que no es por ahí, señor Michelet!) que leur raisonnement est erroné.

Como igualmente no tendrá por qué ningún machote del arte de manejar la linotipia intercalar, «¡Burro!», en las hileras de embustes que abarrotan el Mensaje de fin de año de Su Excelencia. Porque «¡Burro!», se mire por donde se mire, «no» le cuadra a don Pace, por ser todo un «caballero» que anda a dos «pies», aunque a veces se confunda con lo otro. De ahí que lo de «¡Burro!», al más «invicto» Caudillo, ha de costar a un machote linotipista de «La Prensa», diario vespertino de Barcelona, de 6 a 17 años de prisión por ser así la justicia de la «democracia orgánica» que dirige el Generalísimo, que ni por «equivocación» permite, dentro de sus dominios, que nadie use de linotipia para llamar «!Burro!» al Jefazo del Movimiento Nacional.

Claro que también es muy posible que otros fabricantes, deseosos de que los hombres continúen mintiendo, den con otros aparatitos para interferir las ondas emitidas por el cerebro, como hoy se interfieren las ondas hertzianas, a fin de qui ni cristo oiga ciertas emisiones de radio que no conviene que sean escuchadas. Y, en este caso, todo seguirá igual, para regocijo de los embusteros.

Salvador INIESTA

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, nº 60, LYON (5e).

FEDERACION L. DE PAU

A todos los militantes y compañeros de la F. L. de Pau:

Por la presente quedáis convocados a la asamblea general que se celebrará el domingo, día 10 de febrero, a las diez de la mañana, en nuestro local orgánico, 30, rue de Pasteur.

Debido a la importancia de los asuntos a discutir, ya que en parte competen a resoluciones importantes sobre nuestro local orgánico, se os ruega vuestra asistencia y la máxima puntualidad a la hora indicada.

F. L. DE LA F.I.J.L. DE GRENOBLE

Las Juventudes Libertarias y el Movimiento Libertario de la Federación Local de Grenoble, celebrará sus reuniones todos los segundos domingos de cada mes, en el local situado: 4, rue de la Frise, Grenoble.

FESTIVAL ARTISTICO EN SAINT-ETIENNE

El día 24 de febrero, a las 15 horas, el Grupo artístico «El Progreso», pondrá en escena «**El gitano Tijeras**», sainete original de M. Hernández Villaescusa, seguido de un valioso conjunto de varietés.

Para pasar una tarde divertida, acudid todos a la Amicale Michelet.

CICLO DE CONFERENCIAS EN BURDEOS

Inauguración del ciclo de conferencias organizado por la Comisión de Relaciones del Núcleo de la Gironde y la F. L. de Burdeos, a cargo del compañero Vicente Llansola, sobre el tema: **¿Hacia dónde va el sindicalismo?**, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a las nueve y media de la mañana, el domingo, 10 de febrero.

CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE A PERPIGNAN

Elle sera organisée par la Libre-Pensée, le 7 février, à 21 heures, salle Arago, où le camarade orateur **Labergère** traitera du : « **Déclin des Démocraties et Regroupement d'une Gauche Révolutionnaire** ».

FESTIVAL EN CLERMONT-FERRAND

El domingo 17 de febrero, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, a las 15 horas, el Grupo artístico Cultural pondrá en escena el sainete cómico en 3 actos de J. Lucio: «Quién me compra un lío», seguido de un conjunto de variedades.

¡Acudid numerosos!

GRAN MITIN PATROCINADO POR «FORCE OUVRIERE» EN BURDEOS

En protesta de la represión franquista y por la libertad del pueblo español, la Alianza Sindical Española celebrará un acto público el domingo 17 de febrero a las diez de la mañana, en el Cine des Capucins, o en «Eldorado», en el que intervendrán:

Gregorio ERCILLA, por S.T.V.
J. PEIRATS, por la C.N.T.
Pascual TOMAS, por la U.G.T.

El acto será presidido por «Force Ouvrière».

Al mismo son invitados todos los trabajadores españoles y amigos de la libertad, tanto de la localidad como del departamento de la Gironde.

CENTRO DES ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, PARIS (1er)
Metro : Chatelet o Et-Marcée

ACTIVIDADES PARA EL MES DE FEBRERO

CONFERENCIAS. — Nuestra primera conferencia del mes, tendrá lugar el sábado 9, a las nueve menos cuarto de la noche y versará sobre el sugestivo tema:

«EL REGIMEN FRANQUISTA POR DENTRO»

El sábado, 23, a la misma hora, se celebrará la segunda conferencia del ciclo sobre los problemas técnicos y económicos peninsulares, y será nuestro invitado el joven universitario López Campillo.

CLASES. — Las clases de francés, dedicadas principalmente a los obreros españoles recientemente emigrados, seguirán celebrándose los martes y jueves, de siete a ocho y media de la noche.

— Ha dado comienzo un nuevo cursillo destinado a los jóvenes y que tiene como tema: «Origen y desarrollo de nuestra última guerra civil». Este cursillo durará varias semanas — los sábados de seis a siete y media de la tarde — y consistirá en unas breves exposiciones animadas por las preguntas y comentarios de los asistentes.

BIBLIOTECA - ARCHIVO. — Nuestro servicio de Biblioteca-Archivo está preparando la confección de un catálogo general que será roneotipado y distribuído a los lectores para facilitar la elección de las obras. Al mismo tiempo, se complace en anunciar la ampliación de la mesa de lectura, que, a partir de este mes, comprenderá, entre otras nuevas publicaciones periódicas, varios diarios españoles de provincias.

« CENIT »

SUMARIO DEL Nº 144

P. BRAVO : La armonía entre los sexos.
C. CARPIO : Diálogo de dos mundos.
PUYOL : Jerez de la Frontera.
E. RELGIS : De mi calendario.
M. DE LA REVILLA : Lo cómico.
S. GOTTECHO : Thoreau y las flores del campo.
F. OCAÑA : Autopsia psiquiátrica de Marilyn Monroe.
A. ALBORNOZ : Lo que fué la restauración borbónica.
FONTAURA : La estela imborrable.
A. ZOZAYA : Tras la cumbre.
M. CELMA : La vida y los libros.
L. ROMERO : El hombre vestido de gris.

Coloquio sobre el Mercado Comùn

(Suite de la page 6).

Nos pareció sentir que, deslumbrados por las frases: integración europea, Estados Unidos de Europa, mejora del nivel de vida de los 170 millones de europeos, etc., algunos de los que intervinieron en el coloquio esperan cosas excepcionales del Mercado común...

Para nosotros, españoles y antifranquistas, lo más importante que podemos esperar de él, es que cree un problema económico al franquismo, si se consigue, por la acción y la presión de las fuerzas sindicales y socialistas mundiales, que la economía capitalista española no sea desencallada por él.

⁂

Por la tarde, el señor Macrino Suárez, un joven economista español, trató de «España y el Mercado común». Trazó un cuadro de la situación económica de la España franquista y de la España tradicional — agrario, industrial y político — también rigurosamente objetivo. Su sola conclusión fué que, sin una reforma a fondo de las estructuras actuales de España, ni su entrada en el Mercado común es posible, ni ninguna de las ventajas que podría significar para el trabajador español el alineamiento dentro del cuadro social y económico europeo, serán reales y efectivas en España.

También, en lo que al pueblo español respecta, la ilusión popular y el desconocimiento del fenómeno, convierten al Mercado común en una panacea universal que ha de solucionar todos sus problemas. Así piensa el hombre de la calle y, por pensar así, si Franco consiguiera que la España franquista entrase, aunque sólo se asociase al Mercado común, sería un triunfo para el régimen. Y no. Con Mercado común o sin él, el problema de España ha de ser resuelto por una transformación fundamental, que jamás efectuará el capitalismo europeo, dispuesto a apoyar al capital español en condiciones políticas y económicas favorables a sus intereses, procurando, de retrueque, que, con algunas ventajas concedidas a los trabajadores, el peligro de nuevas aventuras revolucionarias se conjure.

Y si el sindicalismo se alinease dentro del marco trazado por las potencias capitalistas que han creado y sostienen el Mercado común, el caso citado por Gironella, de los representantes de los sindicatos alemanes defendiendo, en el seno de la C.E.E., los intereses, no de los trabajadores alemanes, sino del capitalismo alemán, sería el caso de los representantes de ese supuesto sindicalismo español, que de sindicalismo solo tendría el nombre... Como sólo de sindicalismo tiene el nombre el sindicalismo americano.

Por la tarde, los mismos inscritos que intervinieron en el coloquio de la mañana, volvieron a intervenir. Pero, a nuestro entender, aquello no fué un coloquio, por cuanto no hubo diálogo. Hubo dos conferenciantes que desarrollaron dos aspectos de un tema. Y luego un grupo de personas — no recordamos todos los nombres y por ello preferimos no citar ninguno — que dijeron lo que pensaban sobre el tema o fuera del tema. Mas un coloquio, una mesa redonda, no es eso. Es una conversación, una discusión sobre un tema.

Evidentemente, para ello sobraban conferenciantes y faltaba tiempo. Estimamos, sin embargo, que los próximos coloquios, sobre el tema que fuere, deben organizarse mejor.

Hubo mucha asistencia de público, sobre todo por la tarde. Prueba de que hay interés por estudiar los problemas, de lo que hemos de felicitarnos.

Fiesta del niño y Festival teatral en Montauban

S.I.A. Departamental organiza para el domingo día 10 de febrero, a las tres en punto de la tarde, en la gran sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, la tradicional y simpática «FIESTA DEL NIÑO» que desde el año de la Liberación de Francia viene celebrándose con éxito superable todos los años.

Habrá merienda de pastelería; teatro, recitaciones, canciones diversas, danzas clásicas por las alumnas de Mme Sabatier-Dyanka, etcétera.

La invitación la hacemos extensiva para todos los niños y mayores españoles del departamento y de otros, si desean venir.

El Comité Nacional de S.I.A. estará representado y suponemos que, como de costumbre, la presencia del señor Alcalde, el cual nos honra con su simpatía en tan agradable fiesta.

Como siempre, la Comisión organizadora procurará que la gran reunión familiar que anualmente celebramos, para todos sea lo más agradable y atractiva posible.

La entrada será gratuíta.

*

Organizado también por S.I.A. departamental y en la misma sala, el domingo, día 17 de febrero, a las tres de la tarde, el bien conocido grupo artístico de S.I.A. de Montauban estrenará el gran drama de Santiago Rusiñol, traducido al castellano por Joaquín Dicenta: «EL MISTICO».

De muchos es conocida la inspiración que le guió a nuestro dramaturgo al escribir esta interesante obra.

Esperámos vernos correspondidos con la presencia de muchos compatriotas, venidos a aplaudir a jóvenes estudiosos de ambos sexos recién llegados de España, que sienten ansias de superación.

Que los campañeros y amigos de las locales limítrofes se esfuercen en concentrarse en estas fechas en la Casa del Pueblo de Montauban.

¡Todo por la Solidaridad!

NECROLOGICAS

FELIX ROBINAT

Otro militante desaparecido. Se trata del que en vida fué Félix Robinat. Falleció en la mañana del día 2 de noviembre de una dolencia del corazón: murió súbitamente, como ocurre en esas enfermedades cardiacas. Su muerte nos sorprendió por inesperada.

El día 5 de noviembre se efectuó el entierro civil. A la cabeza del duelo sus familiares de España y Francia, seguidos de los Comités locales de la C.N.T., S.I.A., A.S. y U.G.T. Una nutrida asistencia de españolas y españoles de Nevers y pueblos colindantes con varios amigos franceses del finado.

En el cementerio un compañero dió las gracias, en francés, en nombre de los familiares, a todos los asistentes al duelo. Después, el secretario de la F. L. de la C.N.T. de Nevers glosó la biografía del entrañable compañero, cuyo resumen es el siguiente:

Nuestro Félix, por naturaleza sencillo y poco demostrativo por sus pocas palabras, es ejemplo por muchas valiosas acciones. Practicante inconfundible de la solidaridad y apoyo mutuo; bondadoso a tal extremo rayando en la ingenuidad. De los rasgos distintivos de su persona, su amor profundo hacia los niños; de un carácter noble, entero y digno. La amistad para él se convertía en hermandad. Hombre mesurado, reflexivo, le adornaban sus convicciones ácratas en sus raíces profundas.

La fraternidad humana para él no era un juego de palabras, sino la finura de su sensibilidad. Toda su persona impregnada de justicia social debía enamorarse ya en su juventud de los principios libertarios. Todo y siendo pequeño propietario, lo que le permitía una vida independiente, se entregó a la C.N.T. en cuerpo y alma. Por aquellas tierras de Aragón, en su pueblo natal, Chiprana (Zaragoza), Félix entró en liza generosa por una sociedad libre, con la ejemplaridad desinteresada consabida a la Colectividad Agraria local. Haciendo ofrenda de su persona por la causa de la libertad del pueblo español.

Este carísimo amigo y compañero siguió la lucha contra la «Cruzada fatídica» hasta poner sus pies en Francia. Aquí, como exilado, firme como un gigante, corajudo como un toro, enfrentándose con los trabajos más duros, sin una queja, sin una nebulosa de duda, sin un ¡ay!, fué sorprendido por la muerte, a la edad de 47 años, llevándose consigo sus penas e ilusiones de volver un día a su tierra natal.

Maño de pura estirpe, entrañable Robinat. Hombre de solera cabal. Tú, tan seguro de tí mismo, con la capacidad moral impresionante, en tu paso por la vida fuistes sembrador cordial, ayudando a los débiles físicos en el trabajo, compartiendo el pan y la sal con todo el que acudió a ti. Con un encogimiento de hombros olvidabas a los que habían abusado de tu generosidad. Por donde pasaste, la simpatía hacia tu persona será imperecedera, ya que tu limpia conducta no podía impactar la envidia ni el murmureo ni ninguna de las sandeces que corroen las relaciones humanas. Nadie podrá levantar el dedo para señalarte una mala acción ni aún involuntariamente. De ser un gran artista en lugar de un campesino, tu nombre austero los aires de la libertad lo esparcirían por todos los ámbitos de la tierra.

Hemos perdido un Hombre con mayúscula. Los hombres en este mundo frívolo forman excepción y tú, pequeño físicamente y grandioso en tu humanismo, no figurarás en la historia por ser un incansable productor. Los que dan a la humanidad para vivir quedan anónimos, pero los que te hemos conocido no te olvidaremos mientras vivamos.

Tu gran corazón ha vibrado en toda tu vida; este noble corazón te ha llevado a la tumba. Descansa en paz, entrañable amigo Félix.

Los familiares estáis doloridos por esta pérdida irreparable, pero el dolor y la emoción nos embargan a todos. Robinat es de todos los que lo hemos conocido.

Por la F. L. de Nevers,
El Secretario.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

Historia :

«La C.N.T. en la Revolución Española» (tercer tomo) de J. Peirats, à 10,00 F.

«Breve historia de la Anarquía», 1,80 F.

«La revolución Popular Húngara», 2,00 F.

«De una a otra Revolución», de F. Olaya, 5,00 F.

I. SISIFO : Morir al alba.
DENIS : El feminista.
R. FLORES MAGON : Los utopistas.
ABARRATEGUI : Alas sin cielo.
Fichas y fechas.
Indice general de autores y colaboradores de CENIT durante los años 1961-62.

Revista mensual. Precio 1,00 F.
Pedidos: 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne)

«La Révolution Inconnue» (en francés), Voline, 3,50 F.

«Comicios históricos de la C.N.T.», 1,80 F.

«El Congreso Confederal de Zaragoza», 2,00 F.

«El laberinto español», de Gerald Brenan, 24,00 F.

«Episodios Nacionales», de B. Pérez Galdós (casi todos los números), a 1,50 F. cada uno.

⁂

« Encore un instant de bonheur », de H. de Montherland, 8,00 fr.

« Les œuvres de François Villon », 8,00 fr.

Pedidos a J. Borràs, 4, rue de Belfort, Toulouse. (H.-G.).
Giros a M. Celma, C.C.P. Toulouse, nùm. 952-38, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).

LA DECHE CONTINUE

Avec Henri, nos rencontres nous procurant du plaisir, nos langues ne manquent pas d'aller bon train.

— J'ai l'intention, me dit-il, de continuer à te raconter les péripéties qui me sont survenues après mon fameux Noël.

— C'est avec grand plaisir que je vais t'écouter.

Je fais en sorte de reproduire, le plus fidèlement les paroles d Henri; c'est donc lui qui parle.

— Ainsi donc, après avoir quitté la maison, si hospitalière, des flics, je déambulais sur une avenue, sans direction précise. Tout à coup, ma vue se porta sur la silhouette d'un passant qui ne m'était pas inconnu et qui, sans avoir un aspect aussi piètre que le mien, sa physionomie ne payait pas de mine.

C'était un voyageur du tour de France que j'avais connu à Tours, chez la Mère où j'étais descendu. (Courte explication de la Mère : c'était, et c'est peut-être encore, un hôtel-restaurant ouvrier, surtout spécial, pour les vrais Compagnons du tour de France, chez qui descendaient aussi les autres ouvriers voyageurs faisant leur tour de France).

— Tiens, bonjour toi, tu es venu la sauter (goûter à la misère) à Paname ?

— Ah !!! Comme toi, mon vieux, car à te voir il doit y avoir quelques jours qu'en purée tu te trouves ici; quant à moi, il y a une huitaine de jours et pas moyen de trouver de l'embauche; peut-être plus tard, m'a-t-il été répondu.

Nous fîmes donc le chemin ensemble, exposant nos situations.

Ce copain avait une sœur à Paris qui se défendait, plutôt mal, il devait la rencontrer le soir même; elle brilla par son absence au rendez-vous. En causant, il m'avait, entre autre, dit qu'on lui avait appris que dans la région est de la France l'embauche n'était pas rare et qu'il pouvait se décider à s'y diriger. Pourquoi, ne pourrais-je pas lui tenir compagnie ? — Pourquoi pas, lui répondis-je ? Et la décision fut prise. En attendant, il nous fallait trouver un abri pour la nuit, ainsi que ramasser quelques sous, suggérais-je.

A Tours, ce copain, qui était un bon vivant, distrayait les camarades en entonnant quelques chansons; il avait une belle voix de baryton. Aussi, lui dis-je, pourquoi ne chanterais-tu pas dans quelques bistrots ouvriers ? je t'accompagnerai et ferai la présentation. De fait, mais sans succès.

Nous passâmes la nuit comme nous pûmes et le lendemain, après nous être restaurés, selon les possibilités, par la Vilette, nous prîmes la direction de la route de l'Est. La première nuit arriva. Dans la banlieue parisienne des cabanes étaient ouvertes à la disposition des sans-logis; un peu de paille, plus ou moins moisie, se trouvait sur un bas-flanc, il n'y avait aucune lumière. Nous poussâmes la porte d'une de ces cabanes et nous nous installâmes. Il y avait peu de temps que nous étions là lorsqu'un passant heurta la porte et nous demanda :

— Vous êtes bien là ?

— Certainement mieux que dehors.

— Eh bien ! je connais un endroit où l'on peut se chauffer un peu plus; pas loin d'ici; il y a un four à chaux, qui brûle continuellement et où l'on nous laisse approcher.

Il n'en fallut pas davantage pour que nous prîmes cette direction. De fait : dans un chantier couvert, mais en plein air, nous vîmes un gros four incandescent et devant : quelques clochards. Nous nous installâmes comme nous pûmes; les parties du corps que l'on présentait au four se rôtissaient et le derrière se gelait; il n'y avait qu'à se retourner.

— Surtout, par les ouvriers nous fut-il recommandé, ne montez pas sur le four, car « vous risqueriez de vous réveiller morts ».

La nuit passa et le matin, un des clochards levant la tête, aperçut un corps qui ne bougeait pas. Les ouvriers se rendirent aussitôt compte que c'était un asphyxié et se mirent en mesure d'avertir la police. Il n'en fallut pas plus pour qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour l'énoncer tous les clochards qui étaient réunis en cet endroit, se dispersèrent au plus vite dans la nature, car policiers et maréchaussée ne sont de leurs amis.

Avec mon compagnon nous reprîmes la route, traversant dans la journée le gros bourg de Lagny et allâmes de l'avant. En chemin ayant lu un poteau indicateur, je m'exclamai : — Tiens, nous ne sommes pas loin de Bordeaux, tout au plus à quelques centaines de mètres en suivant ce chemin local.

— Non, mais sans blague, n'es-tu pas fada ?

— Pas du tout, regarde.

En effet, un village de Seine-et-Marne avait pris le nom de Bordeaux. Comme quoi sur la route, on se distrait comme on peut. En traversant Esbly une autre remarque qui me fit surnommer ce patelin « ville lumière », car toutes les ampoules électriques éclairaient aussi bien le jour qu'elles devaient le faire la nuit. Vers la soirée, nous arrivâmes à Meaux et nous mîmes en mesure de nous faire, officiellement, héberger pour la nuit, ce à quoi nous avions droit. Nous fûmes dirigés vers un établisement où des religieuses exerçaient leur sacerdoce et ne manquèrent pas pour le repos du soir, d'essayer de faire réciter des prières à tous ceux qui étions là. Le lendemain était le 31 décembre.

Dans notre conversation nous trouvions que la distance qui nous restait à couvrir était un peu longue et que nous en avions pour un bout de temps de boucler 3 à 400 kilomètres, en cette saison qui n'était pas des meilleures. Notre décision de continuer la route était quelque peu ébranlée, d'autant plus que le copain assurait que nous pourrions trouver de l'embauche à Paris après les fêtes. Donc nous redécidâmes de revenir à Paris, mais sans nous presser. Nous voulûmes emploYer ce 31 décembre pour nous détendre quelque peu en retentant l'expérience qui n'avait pas donné de bons résultats à Paris, mais que nous présenterions différemment. Nous étions jeunes et au lieu de nous présenter dans des bistrots quelconques, nous tapâmes dans des maisons accueillantes où des filles au bon cœur nous reçurent. C'étaient (moralistes, voilez-vous la face !) des bordels; mon copain put présenter quelques chansons qui plurent, ainsi que sa voix; la quête fut relativement fructueuse car les filles incitèrent les clients à être généreux. Ainsi le soir nous pûmes casser la croûte avec une chopine de vin et décidâmes pour le lendemain, 1er janvier, d'aller chanter dans les cafés de Lagny. Pour coucher ce soir-là nous n'avions, tout de même, pas assez de sous pour nous payer un lit dans une auberge. Avant d'arriver à Meaux, j'avais remarqué que des paillers étaient dressés devant des fermes à une certaine distance des maisons d'habitation. Il suffisait de se faire un nid dans l'un d'enfre eux pour passer une bonne nuit. L'idée fut mise en exécution, sans faire de bruit et en déguerpissant de bonne heure le lendemain matin. Nous réussîmes et assez joyeusement nous reprîmse la route; contents de la journée de la veille et de notre assez bonne nuit, dès le premier bistrot ouvert rencontré, nous nous souhaitâmes la bonne année devant une chopine de vin blanc. Et nous repartîmes en chantant. Nous allions quitter Esbly, lorsque deux pandores se profilèrent à l'horizon. Ces messieurs nous interpellèrent et curieux de nature nous demandèrent nos papiers à défaut de nos moyens d'existence. Pour être en règle, un prîmes la route: contents de la journe minimum de deux francs ou que son dernier certificat de travail n'ait pas été délivré depuis plus de 21 jours. Mon copain étant en règle avec son dernier certificat fut prié de continuer son chemin, malgré qu'il ne voulait pas me quitter; quant à moi, qui exhibais un nombre considerable de certificats, aucun ne leur parut valide (ce qui était réel) aussi m'emmenèrent-ils avec eux à la gendarmerie. Ils regardèrent encore une fois mes papiers et me mirent dans une cellule. A midi ils m'apportèrent un assez bon repas; les gendarmes ayant remarqué que mes chaussures étaient dans un état des plus piètres, l'un d'eux m'apporta l'après-midi une paire de souliers en bon état. Il me fut demandé — comme le lendemain je devais être conduit devant le procureur de la République, si je voulais aller à Meaux à pied ou par le train. Naturellement ce fut la dernière solution que je choisis. De fait, le lendemain je fus conduit à Meaux à la maison d'arrêt.

Je commençais donc bien la nouvelle année.

P. C. C. : CYRANO.

(La suite dans un prochain numéro.)

ERRATUM. — Il est certain que ma mauvaise écriture est cause de l'impression d'une lettre pour une autre. A la septième ligne de l'article : « Production et... », du N° 56, lire « rationaliste » au lieu de « nationaliste »; ce que les lecteurs n'auront pas manqué de rectifier eux-mêmes, car il serait aberrant que l'a-patriote que je suis fasse l'éloge du nationalisme.

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C N T F

Cinéma

"Comme dans un miroir"

Si certains se mettaient à douter de la signification de l'œuvre d'Ingmar Bergman, « Comme dans un miroir », aura tôt fait de ranimer la confiance des cinéphiles en l'extraordinaire talent du réalisateur suédois. Il serait ridicule de supposer que quelqu'un serait capable de produire des chefs-d'œuvre comme par enchantement, sans la moindre difficulté. Même un Ingmar Bergman ne pourrait répondre à une telle attente. Au cours de sa carrière cinématographique, il a connu des heures de faiblesse, et il a produit autant de films moyens que de choses remarquables, les chefs-d'œuvre mis provisoirement à part. Cela n'enlève rien à sa signification, surtout si l'on songe qu'il s'occupe de cinéma depuis 1945 déjà, avec une moyenne de deux films par an.

Après la percée de Bergman en Europe occidentale avec son « Septième sceau » (1958), on a jugé un peu trop à la légère son œuvre antérieure. Au début, le public se montrait, en effet, prêt à la considérer en bloc comme sublime mais, petit à petit, on commença à percevoir la qualité moyenne de certaines œuvres, de sorte que Bergman ne put plus se permettre aucune défaillance. Il en connut pourtant encore et, à cause de « L'œil du diable », il eut à encaisser quelques coups durs.

Avec « Comme dans un miroir », le Suédois dissipe tout scepticisme et confirme une fois de plus qu'il est l'un des plus grands réalisateurs du cinéma contemporain. Ceci nous suffit pour mettre ce film sur le même pied que « Le septième sceau », « Fraises sauvages » ou « La source ». « Comme dans un miroir » sort d'ailleurs du même creuset que ces ouvrages antérieurs, tant par son principe philosophique que par sa facture. Il a seulement fait un pas de plus, et dans la voie de sa profession de foi indépendante (cfr. Graham Greene), et dans la sobriété de ses moyens d'expression.

Bergman lui-même appelle son film « une œuvre de chambre », parce que la matière en est traitée de façon condensée — elle est épuisée en 24 heures — et à cause de la distribution qui ne compte que quatre personnages. Il s'agit de la maladie mentale d'une jeune femme que Bergman situe, dans ses moments de crise, à la limite de la vie réelle et de l'au-delà. Il va de soi que le réalisateur a mis cette situation à profit pour sonder le sens de la vie.

Dans l'étude des réactions humaines, Bergman se révèle une fois encore un psychologue, désabusé certes, mais étonnamment habile. Il y a d'abord le mari désespéré qui, la rage au cœur, lutte contre la fatalité, mais qui n'arrive pas à sortir de son champ visuel limité et qui, de ce fait, creuse inconsciemment de plus en plus le fossé entre lui et sa femme. Plus tragique encore est la figure du père égoïste, esseulé, qui s'efforce de s'évader de la vie de diverses façons, notamment dans le suicide et dans l'art. Mais il n'y réussit guère, de sorte qu'il est contraint à vivre parmi les humains, témoin de la déchéance de sa fille. Et pourtant, il aura finalement le sentiment qu'une mission lui incombe : indiquer à son fils adolescent le chemin dont il s'est égaré. Minus, en effet, n'est pas à même de remplir le rôle que lui a attribué la malade Karin. Celle-ci reconnaît en son frère son seul soutien, ce qui aboutit à une étroite liaison entre eux qui atteint son paroxisme lors d'une crise de Karin et au moment précis où celle-ci se croit le plus près de Dieu. Comme toujours, Bergman ne redoute pas les situations troublantes, mais ici, il les suggère plutôt qu'il ne les dépeint. Quoi qu'il en soit, Minus est fortement secoué par tous ces événements qui l'obligeront à se tourner vers son père. Pour ce qui est de Karin, la Divinité qui lui apparaît prend la forme d'une araignée vorace et semble finalement être l'hélicoptère qui la conduira à l'hôpital.

Faut-il dire que « Comme dans un miroir » n'a rien de réconfortant ? C'est un drame profondément émouvant, où l'homme est confronté avec lui-même, avec son entourage immédiat, avec la mort et ce qu'elle peut cacher. C'est du Bergman tout pur, grand et universel à la fois.

Nous aurions mauvais gré à passer l'interprétation sous silence. Harriet Andersson trouve ici son rôle le plus impressionnant, tandis que Max von Sydow (le mari) et Gunnar Björnstrand (le père) confèrent à leurs personnages relief et sobriété. Cette compagnie typiquement bergmanienne est complétée par Lars Passgard, dont le Minnus constitue de remarquables débuts au cinéma.

« Comme dans un miroir » est la première partie d'une trilogie conçue par Bergman. Si les deux autres parties sont de la même veine, nous aurons là une œuvre cinématographique impressionante.

Frits DANCKAERT.

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

que Kennedy soit catholique, il y a aux U.S.A. une majorité de protestants..

⁂

ESPAGNE : LA GARDE CIVILE TIRE SUR LES PAYSANS

La Corogne (Galice). — La garde civile s'est vue contrainte de tirer sur un groupe de paysans au village de Mazaricos (province de la Corogne) armés de faulx et de bâtons qui voulaient attaquer des ingénieurs du reboisement. Un paysan a été tué et trois autres blessés, dont un grièvement. 13 personnes ont été arrêtées.

Il serait curieux de savoir pour quelles raisons ces paysans ont attaqué les ingénieurs du reboisement... Peut-être étaient-ils en train de reboiser, non les grandes propriétés en friche des « latifundistas » — tout puissants en Galice et en Andalousie — mais les petits « lopings » de terre des malheureux qui tirent d'eux son maigre soutien.

En tout cas, la « guardia civil », aujourd'hui comme hier, tue bien vite et sans remords.

⁂

UNE COMPARAISON QUI S'IMPOSE

Nous reproduisons de notre collègue « Défense de l'Homme » :

« Il y a des comparaisons qui s'établissent toutes seules... et qui parlent. C'est ce que la revue « Témoins », Streulistrasse 74, Zurich, (n° 31) a voulu exprimer en situant le cas de trois condamnés récents :

Michel Boujut : pour insoumission, dix ans de prison ferme.

Lucien Castilion : désertion pour rejoindre l'O.A.S., deux mois de prison avec sursis.

Noël Favrelière : désertion et refus de tuer, peine de mort (ce dernier cas relaté par « Le Monde » du 12-9-62).

Refuser de tuer est beaucoup plus grave et digne d'un châtiment exemplaire que devenir tueur à gages de l'O.A.S. !

⁂

LES POLICIERS CHARGES D'AIDER LES MENDIANTS LES JETAIENT DANS LE FLEUVE, AU BRESIL

Rio de Janeiro, 28 janvier (A. P.). — Scandale hors série à Rio de Janeiro où des policiers brésiliens sont accusés d'avoir jeté des mendiants dans le Rio da Guarda.

Un inspecteur, un veilleur de nuit et un informateur de la police ont été appréhendés. Chargés de conduire des mendiants dans des centres spécialisés, les policiers les précipitaient la nuit dans la rivière.

C'est un procédé expéditif pour résoudre définitivement le problème de la mendicité. Eichmann fit pareil pour résoudre le problème juif...

Dans d'autres pays, qui ne sont ni l'Allemagne d'Hitler ni le Brésil du gouverneur Lacerda, mis en cause par les procédés de sa police, on a fait de même pour tenter de résoudre d'autres problèmes...

⁂

UNE ACTRICE DEVOREE PAR UN REQUIN

SYDNEY, 28 janvier (A.F.P.). — Une actrice de Sydney, miss Marcia Hathaway, âgée de 33 ans, a été déchiquetée aujourd'hui par un requin, alors qu'elle se baignait dans une crique de la baie de Powder, où l'eau a environ un mètre de profondeur. La nageuse a eu la jambe droite presque arrachée et la jambe gauche déchiquetée. Son fiancé, qui se trouvait à proximité, est parvenu à l'arracher au requin après une lutte désespérée. Malheureusement, la jeune actrice a succombé alors qu'on la transportait à l'hôpital.

Emoustillé par les formes de la malheureuse, le requin ne trouva peut-être aucune autre manière de lui témoigner sa flamme...

Il y a en Espagne, un « piropo » courant :

—¡Te comeria! . (Tu es à croquer!).

Il faudrait peut-être psychoanalyser les requins ?

COUT DE L'ENTREE DE JAMES MEREDITH A L'UNIVERSITE : 4 MILLIONS ET DEMI

WASHINGTON. — L'emploi des troupes fédérales pour permettre à l'étudiant noir James Meredith s'assister au cours de l'Université du Mississipi a coûté 4.500.000 dollars (22.500.000 fr.), a révélé, hier, un porte-parole du Pentagone.

Sans commentaires !

SUR LES INDEMNITES ALLEMANDES

Ambassade
de la République Fédérale
d'Allemagne
RK 501-84/63
Paris 8, le 11 janvier 1963
13-15 Av. Franklin-D Roosevelt
Federaciôn Espanola de Deportados e Internados Politicos,
82, rue Montmartre, Paris (2e).

Monsieur le Secrétaire général,

L'attention de l'Ambassade a été attirée sur l'interprétation erronée donnée par certaines personnes à des articles de journaux qui se rapportent aux lois de dédommagement de la République Fédérale d'Allemagne.

A cet égard, j'ai l'honneur de vous faire savoir que la loi fédérale du 29 juin 1956 n'a reçu à ce jour aucun amendement et que le dernier délai pour le dépôt des demandes d'indemnisation était le 31 mars 1958. Cette date est restée inchangée.

Rien n'est connu du texte d'un éventuel amendement futur. Par conséquent, le dédommagement pour privation de liberté et pour dommage à la santé est toujours entièrement régi par la loi de 1956.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'expression de mes sentiments distingués.

p. o. (von Krause).

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO